

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— L'Enseignement obligatoire, tableau de M. Schlösser —

N° 14

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- ❑ L'instit' des villes et l'instit' des champs
- ❑ Le torchon de Blair House
- ❑ Marc Dem : Le troisième secret de Fatima
- ❑ Nicolas Bonnal à Singapour
- ❑ Joseph Grec et le "Big Banc"
- ❑ Et ADG, vous pensez bien !...

Lettres de chez nous

Comblé !

Dans une correspondance de mars 93, je vous avouais mes hésitations avant que de vous apporter mon modeste soutien à la création de votre journal. Aujourd'hui, je ne regrette en rien de vous avoir fait confiance et votre décadaire me comble de plaisir ! Cependant, j'ai préféré attendre la parution d'une bonne douzaine de numéros pour affermir mon sentiment et vous faire part de mon opinion. La voici :

Votre journal est un journal "de plume" au sens absolu du terme, réalisé par une super-équipe de maîtres artisans du journalisme. Sa périodicité, de même que son caractère rétro (typographie, avec lettres et dessins à l'ancienne), absence totale de photos, merveilles sanguines de Redon, lithos "à la Daumier") lui confèrent un charme particulier et une originalité incontestable.

C'est un journal d'actualité. Et que dire de vos éditoriaux ? J'ai

particulièrement apprécié celui intitulé "Enfants de la Patrie ?"

C'est un journal d'investigation qui rappelle les plus belles heures du grand "Minute" de Devay ou Boizeau qui, eux aussi, moissonnaient dans le marigot.

C'est un journal d'humour qui vous dilate la rate à travers les élucubrations d'ADG, les coquecigrues de Cisneros ou les dernières cohenneries de service !

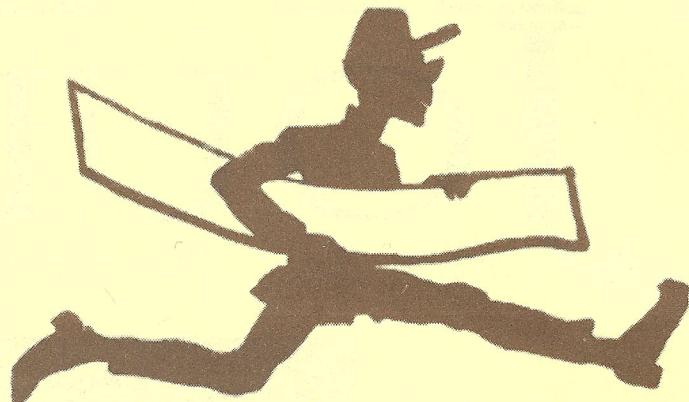
P.D. (LA GAUDE)

Courtois

Un défaut de mémoire et me voici écartelé entre deux appellations d'origine : "Libre Journal de la France courtoise" ou "Journal courtois de la France libre".

Avant d'en prendre pour six mois, je vais essayer de découvrir l'exacte étiquette de votre "médium" au moyen de divagations nominalistes.

Est-il possible de transformer le franc parler gaulois de



Beketch en dialecte de poète courtois ? Nenni, me répond un folliculaire du "Monde" discourtois.

F.K. (LEVALLOIS-PERRET)

Milliardaire

A partir de janvier 94, je ne toucherai plus l'indemnité attribuée à mon épouse atteinte de la maladie d'Alzheimer en long séjour médicalisé et ignore comment je vais pouvoir vivre avec ma pension, mon loyer et payer 6 200 F par mois à l'hôpital ; aussi, je profite de ma situation de "milliardaire", pour encore trois mois, pour vous prolonger mon abonnement d'un an de plus.

La télé, Radio Courtoisie, le Libre Journal, Monde et Vie me relient au monde, isolé dans mon studio. Sinon, je partage mon temps de retraité misanthrope entre mes visites journalières à mon épouse et une correspondance assidue et visites bi-mensuelles à une détenue.

Une triste vie dramatique me rend solidaire de ceux qui sont dans la peine. Le cas de cette personne a été évoqué à l'émission de Mireille Dumas et, pour une fois, je n'ai pas partagé votre opinion au sujet de votre critique télé, car le sort de cette femme m'a révolté, la justice des hommes ayant bafoué les droits de la défense.

P.V. (CHARTRES)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : en cours

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

Editorial

L'INCOMPETENCE IMPUNIE

Il est un homme en France à la place duquel on n'aimerait pas se trouver aujourd'hui : c'est le juge d'application des peines qui a remis en liberté "pour bonne conduite" Patrick Tissier, l'assassin de la petite Karine.

Sans sa mansuétude, l'assassin serait encore en prison et la fillette encore en vie.

Chaque meurtre d'enfant rouvre le dossier du rétablissement de la peine de mort.

C'est aussi inévitable qu'inutile puisque, dans ce domaine comme dans d'autres, la démocratie confisquée refuse au "peuple souverain" ce qu'inlassablement la majorité réclame : la mise hors d'état de nuire définitive des monstres sociaux.

Ouvrira-t-on au moins le débat sur le pouvoir et la responsabilité des juges ?

Le cas Tissier pourrait en être l'occasion exemplaire.

Tout démontre, dans le passé de ce criminel pervers multi-récidiviste que la remise en liberté n'a pu être décidée que par incompétence criminelle, automatisme bureaucratique, ou délire idéologique.

A dix-sept ans, Tissier tente de violer et d'étrangler la seconde femme de son propre père ; à dix-huit, il tente d'assassiner une prostituée ; à dix-neuf, il viole et étrangle sa fiancée.

Condamné à vingt ans de réclusion, il n'en fera que la moitié. Relâché, il enlève une femme et la viole. Il est remis en prison pour dix ans.

Cinq ans plus tard, libéré pour "bonne conduite", il viole une adolescente et tue une fillette.

Cet homme est une bombe. En prison, il est comme désamorcé. Le libérer, c'est allumer la mèche.

Cela, n'importe quel imbécile est capable de le comprendre. N'importe quel imbécile, mais pas n'importe quel juge.

Le magistrat qui a libéré Tissier a tué aussi directement et sûrement Karine que si, chauffeur scolaire en état d'ivresse, il avait lâché son volant.

A deux différences près : conducteur alcoolique, on lui aurait retiré son permis et son emploi ; magistrat incompétent, il garde son poste, son salaire et le loisir de remettre en liberté n'importe quel fou criminel.

Chauffard ivrogne, il aurait eu sa photo à la une des journaux. Fonctionnaire calamiteux, il garde l'abri de l'anonymat.

Impuni !


S de B.



ATTENTE

 "National Hebdo", l'hebdomadaire du Front national, attend le nouveau patron de sa rédaction, Martin Peltier, journaliste au "Quotidien de Paris", qui est résolu à faire de "NH" un "grand hebdo de culture française". Son modèle : "La Parisienne", feuille célèbre dans les années cinquante pour la qualité de ses plumes et l'insolence de son fondateur Jacques Laurent. Pour la réalisation de ce projet, Martin Peltier disposera d'une équipe comptant notamment Jean Roberto, ancien chef des Informations de "Minute", et du propre fils de Roland Gaucher, fondateur de NH : Eric Laffite.

MILITANT

 Toutefois, l'unanimité n'est pas réalisée sur ce choix éditorial. Certains proches de Jean-Marie Le Pen ne cachent pas qu'ils préféreraient voir National Hebdo devenir un organe purement militant. Dans ce cas, l'équipe du journal rejoindrait les permanents du mouvement dans les nouveaux locaux où le FN emménagera après son départ de la rue Clergerie où le bail n'a pas été renouvelé.

AU CRAPOUILLOT

 Roland Gaucher, de son côté, consacre tout son temps à la direction du "Crapouillot", revue non conformiste fondée par Galtier-Boissière puis reprise par Jean-François Devay. Les deux derniers numéros parus sont consacrés à Saint-Tropez et aux photos interdites. Le prochain aura pour sujet la montée en puissance du lobby homosexuel ("Le Crapouillot", 21 rue Tronchet, 75008 Paris).

Quelques nouvelles

L'instit des villes et l'instit des champs

Dans une prairie constellée de fleurettes, un petit groupe d'enfants entoure un homme qui dit le secret des plantes. Les gamins sont attentifs, l'homme souriant. C'est un instituteur de campagne qui fait la leçon de choses en plein air. On croirait une image d'Epinal.

Elle est tirée de l'émission de télévision « Reportages » diffusée le samedi sur TF1 qui présente cette semaine les « instits » de campagne.

Ces hommes et ces femmes enseignent « avec un plaisir toujours renouvelé », éprouvent le sentiment de « bénéficier d'une qualité de vie supérieure à celle de leurs collègues de la ville » et vivent un dialogue constant avec les enfants et leurs parents dans un environnement naturel. Les auteurs de l'émission commentent : « Même si ces enseignants restent dans la lignée des instits à la Pagnol, ils sont très en phase avec leur temps et leur milieu ».

On sent là comme l'ombre d'un reproche. Ces « instits » ne sont pas « de leur temps », « Même » s'ils sont « en phase », ils ne sont pas « dedans ». Ils restent « dans la lignée des instits à la Pagnol ».

Archéoptéryx chez les poulets de batterie.

Les instituteurs dont le père de Marius trace le portrait dans ses « Souvenirs d'enfance » avaient

trente ans en 1900. Ils étaient de gauche et patriotes, fidèles à l'idéal républicain, imprégnés de morale laïque, éperdus de culture et respectueux de leurs élèves.

Je puis en témoigner à travers le souvenir de Monsieur Gajonnet et de Madame Charlat, instituteurs laïcs et obligatoires au Petit-Nanterre, l'espèce perdue jusqu'à la fin des années cinquante.



Elle avait vu le jour, officiellement, avec Jules Ferry que François Brigneau appelle si justement « l'Imposteur » parce qu'il prétendit inventer l'école gratuite qui existait déjà, et il le fit, non pour servir à l'instruction des enfants mais pour assouvir la haine que la Maçonnerie voue à l'Eglise.

C'était en 1880.

Il aura fallu trois quarts de siècle pour parachever l'espèce et dix ans pour l'éradiquer.

Un siècle après leur naissance, les vrais instituteurs, ceux qui sont « de leur temps » et non pas « à la Pagnol », c'est en ville qu'on les rencontre. Ou plutôt dans ce que l'on appelait, du temps de Ferry-famine, la « zone ». Ce

territoire crépusculaire qui sépare le cœur des cités de l'âme des campagnes.

Leur portrait ne se lit pas dans les souvenirs d'un académicien français mais dans les pages de « Libération », au détour d'un article intitulé « Sensations d'un prof, bizut de banlieue ». (« Libé » du 21 septembre, page 28).

On comparera utilement le portrait de l'instit des champs avec celui de l'instit des villes.

Celui-ci s'appelle Christophe Mauvais, il a trente-quatre ans. Il est affecté au Collège Paul Cézanne du Val Fourré, à Mantes-la-Jolie.

La jungle urbaine. Cinquante-six nationalités répertoriées. Toutes les races, toutes les couleurs. Un rêve de société pluriculturelle. La négation vivante des horreurs du nationalisme. Ici, on ne vit pas en enclaves comme en Yougoslavie, mais par strates. Un étage tamoul, un étage malien. C'est la « World-mosaïc », comme il y a la « World-music ».

Au Val Fourré, on parle verlan, on niktamère, on court le rodéo en voitures volées et on tire le flic. Chaque jour, des incidents violents, sanglants parfois, opposent bandes de « jeunes » et vigiles du centre commercial.

Lorsqu'une voiture brûle, c'est pour attirer les pompiers. A leur arrivée, ils sont lapidés.



les du marigot

Christophe Mauvais, qui enseignait auparavant à Versailles, ne connaissait de ces banlieues « sensibles » « que les émeutes et les collèges incendiés régulièrement évoqués dans les journaux ». Selon lui, « cela explique la résistance du grand nombre à venir enseigner ici ».

En mars dernier, le rectorat procéda à un appel de candidatures en vue de trouver des profs pour « Paul Cézanne ». Il obtint deux réponses en tout.



*La seule
Française
de sa classe*



Mandés d'office, les autres enseignants manquent donc d'enthousiasme. Christophe Mauvais, qui est de ces « volontaires désignés au hasard » ne cache pas qu'à l'annonce de sa mutation il s'est senti « basculer » : « J'ai eu peur. Je me suis vu débarquer au collège en gilet pare-balles face à des élèves aux poches pleines de couteaux à cran d'arrêt ».

« Clichés enfilés comme des perles » s'irrite « Libé » où l'on brocarde rudement le « naïf qui pensait atterrir en plein Far West ».

Le censeur ne lit pas son propre journal.

Il y aurait appris, dans le même numéro, page 25, ce qui se passe à la Cité du Stade, ce clone du Val Fourré dans la périphérie de Chalons-sur-Marne, à dix minutes en voiture d'une campagne où les instits emmènent les enfants dans des prairies fleuries

pour leur faire étudier les sciences naturelles au soleil. C'est là qu'un gosse de quatorze ans vient d'en égorger un du même âge.

Ayant visité la Cité du Stade, un autre journaliste de « Libération » écrit : « "Les règlements de comptes, la casse, la délinquance, c'est notre lot quotidien" constate un adolescent. Et d'exhiber de sa poche une lame tranchante : "Je ne me déplace jamais sans. C'est pas forcément pour m'en servir mais tout le monde en a. C'est comme ça." Cyndi, élève en CM2 à l'école du quartier et seule Française de sa classe, acquiesce : "Quand je suis venue habiter ici l'année dernière, j'ai eu du mal à m'intégrer. Les autres m'en ont fait voir de toutes les couleurs" s'exclame-t-elle en désignant sur ses poignets les stigmates encore vivaces d'entailles faites au couteau. »

En CM2, au pire, on a douze, treize ans...



*Balzac
sous couvert
d'anonymat*



Evidemment, dans ces collèges où c'est la Française, seule de son espèce, qui doit « s'intégrer » à un groupe « de toutes les couleurs » où chacun a en poche une lame tranchante dont on tailladera à l'occasion les poignets de l'indigène mal intégrée, les instits ont, on le comprend, du mal à faire entendre la voix de la morale républicaine et laïque et à découvrir les beautés de la cam-

panule.

Les collègues de Christophe Mauvais l'ont par avance dissuadé de se lancer dans l'instruction civique. Hier, les « instits » écrivaient au tableau, en belles anglaises : « Qui vole un œuf vole un bœuf » ; aujourd'hui, en salle de profs, on lui conseille : « Laisse surtout pas traîner tes affaires, ils sont rapides ».

Finalement, Christophe Mauvais a calmé ses angoisses. « ... Je suis costaud, ma carrure leur donnera à réfléchir... »

Quant à enseigner... « ceux-là n'auront pas envie d'étudier Balzac. Par principe, parce que Balzac égale ennui. Mais il est possible de ruser en leur proposant l'analyse d'un texte non signé ». Un peu plus d'un siècle après Jules l'Impos-teur, l'Instruction publique étant devenue l'Education nationale, la rentrée 93 permet ainsi de faire le bilan de l'enseignement laïc et obligatoire dans une société métissée mais défendue contre les tentations de l'ordre moral : être prof, c'est compter sur ses muscles pour dissuader ses élèves d'y aller du cran d'arrêt, tenir ses affaires à l'abri des pickpockets en culottes courtes et lire du Balzac à des abrutis alphabètes sous le couvert de l'anonymat.

Pendant ce temps, le lobby mondialiste organise le génocide de la civilisation paysanne où de sou-riants instituteurs de village dispensent des vérités simples à des enfants paisibles assis parmi les fleurs.

On comprend pour-quoi...

NAISSANCE



Fondateur (entre autres) du Cercle d'amitié française juive et chrétienne, Bernard Antony a demandé à Jean-Pierre Cohen, rédacteur en chef de « Minute », de réaliser un périodique sur les activités de cette association qui compte déjà une centaine de membres et qui lutte contre les provocateurs enragés à opposer les confessions au sein de la communauté nationale. Titre choisi : « L'Appel de Carpentras » (CAFJC, 70 boulevard Saint-Germain, 75006 Paris).

MENACES

Nouvelle baisse des investissements dans la presse magazine : 15 % pour le premier semestre 1993. Le



total de la diminution des recettes publicitaires dépasse donc 50 % en deux ans. Cet effondrement met la presse magazine sous la double menace d'une prise de contrôle par les grands groupes européens (allemands notamment) ou d'une pure et simple cessation d'activité puisque le financement de ces « catalogues à informations » que sont devenus certains titres est assuré à 80 % par la publicité.


UN SIGNE



La mode est de s'interroger sur la date probable des premiers troubles sociaux graves qui éclateront dans la rue si la situation continue de se dégrader. Un indice à l'usage des « bookmakers » : la Ville de Paris vient de commander des engins de voirie spécialement conçus pour débayer rapidement les rues après des émeutes.




EN RETARD


 Nouvelle déconvenue pour Eurotunnel : les partenaires britanniques du projet viennent de reconnaître que le TGV Paris-Londres n'entrera certainement pas en activité avant dix ans au moins sur le territoire anglais faute de financement d'Etat.

Londres à deux heures et demie de Paris, c'était un des aspects du projet sur lesquels la société d'exploitation comptait le plus pour l'emporter sur la "concurrence marine".

CONFIANCE...

 Le "Quotidien du Tourisme" de Pierre Doucet a eu l'idée de demander aux agents de voyage s'ils étaient prêts à acquérir des actions "Air France" en cas de privatisation de la compagnie nationale. Réponse : non à 79 %. Ce qui s'appelle un label de confiance...

MENTEURS PUNIS

 Poursuivis par le groupe "Accor" qu'elles avaient dénoncé comme un des financiers occultes du Front national, les éditions "La Découverte" et Blandine Hennion, auteur de "Le F.N, l'argent et l'establishment", viennent d'être sévèrement condamnées à d'importants dommages et intérêts. Un jugement précédent avait déjà ordonné la saisie du livre, sa destruction et la suppression, dans une éventuelle réédition, des passages mensongers prétendument rédigés d'après les confidences d'un ancien collaborateur d'Accor.

Autres nouvelles

Un "statut des personnels enseignants"

Une revue professionnelle syndicale québécoise publie le règlement du département de l'Instruction publique en usage dans la Belle Province au siècle dernier.

C'est édifiant.

Les employés du département doivent balayer les planchers, épousseter les meubles et les étagères, nettoyer et remplir les lampes, tailler les mèches, laver les vitres, apporter le charbon et l'eau nécessaires, tailler leurs plumes (mais "au goût de chacun").

Ils doivent être à leur pupitre de sept heures trente du matin à huit heures du soir, excepté le dimanche. Les employés mâles qui courtisent une jeune fille ont une soirée de congé par semaine,

deux s'ils vont à l'Eglise. Après les heures de travail, tout employé doit lire la Bible ou tout autre bon livre. Le surintendant est fondé à avoir des soupçons sur l'honnêteté et l'intégrité des employés qui fument la pipe ou des cigares espagnols, prennent des boissons alcoolisées, se font raser chez le barbier et fréquentent les salles publiques. Tout employé, ayant pendant cinq ans accompli scrupuleusement son travail et ses devoirs religieux, sera augmenté de cinq sous par jour pourvu que les finances du Conseil le permettent. Le bon temps, en somme.

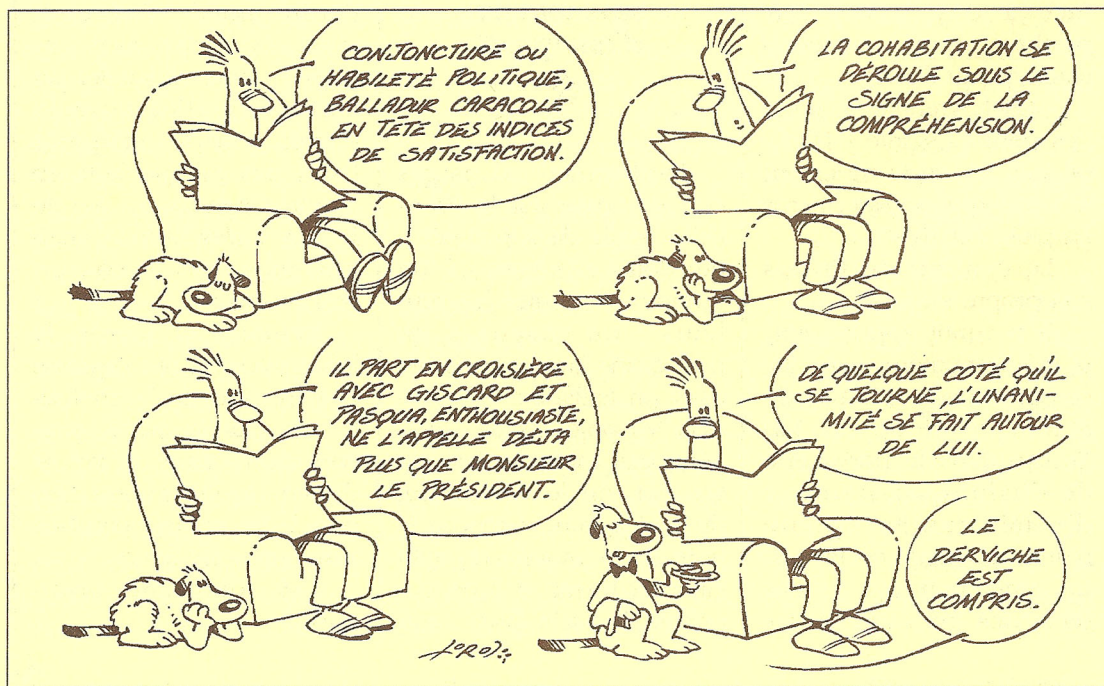
Le moulin ne tourne pas rond

A-t-on fait assez de raffut sur la dernière "journée

du patrimoine" destinée à mettre en lumière les réalisations de l'administration dans la sauvegarde des richesses nationales !

Exemple : à Ouarville, près de Chartres, existait un superbe moulin à vent vieux de plus d'un demi-millénaire. Menaçant ruine, il a été détruit et reconstruit "à l'identique" par les Monuments historiques. A un détail près : pas un seul techno-architecte n'a été fichu de "bejoiter", comme on dit dans cette belle province, le nouvel engrenage d'arbre d'ailes et le nouvel engrenage de rouet. En clair, les ailes tournent dans le vide et, n'entraînent pas la meule. Il s'en faut de trente centimètres.

Voilà six cents ans, les primitifs moyen-âgeux qui avaient bâti l'original avaient ajusté les engrenages au millimètre. Coût de cette "restauration" à la charge du Conseil régional : 1,22 millions.



LE PACTE-ABONNEMENT

De nombreux amis nous nous ayant fait part des difficultés qu'ils rencontrent à consacrer 600 F d'un coup à un abonnement au "LIBRE JOURNAL", nous avons mis au point une formule fondée sur la confiance, un pacte de solidarité entre gens de bonne compagnie et de bonne foi :

le Pacte-abonnement.

Vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous choisissez le rythme de paiement qui vous convient :

60 F par mois pendant douze mois
115 F par mois pendant six mois
160 F par mois pendant quatre mois
210 F par mois pendant trois mois
300 F par mois pendant deux mois

Nous nous engageons à vous servir le "LIBRE JOURNAL" pendant un an sans vous accabler de rappels ou de relances.

Adressez le premier versement correspondant au mode de paiement choisi, par chèque ou mandat à l'ordre de SDB à :

**SDB, 68 rue David d'Angers, 75019
PARIS**

J'ADHERE AU PACTE-ABONNEMENT DU LIBRE JOURNAL.

- ☐ Je m'abonne au "LIBRE JOURNAL" pour un an
☐ Je choisis d'effectuer :

12 versements mensuels de 60 F chacun
6 versements mensuels de 115 F chacun
3 versements mensuels de 210 F chacun
2 versements mensuels de 300 F chacun

- ☐ Je joins à ce coupon un chèque correspondant au premier versement..

- ☐ J'en expédierai un autre du même montant chaque mois pendant la période choisie.

- ☐ JE SOUSCRIS UN PREMIER ABONNEMENT
POUR UN AN

et je joins un chèque de 600 F

- ☐ JE SUIS DEJA ABONNE MAIS JE PROLONGE MON ABONNEMENT ACTUEL D'UN AN et j'envoie un chèque de 500 F

NOM PRENOM
ADRESSE
.....?

Chèques et mandats à l'ordre de SDB à adresser à :

RENSEIGNEMENTS : TEL 42 46 44 77

VINGT-DEUX AUTEURS SCOLAIRES PRESENTES D'UNE MANIERE QUI NE L'EST PAS

Par un phénomène bien excusable, les grands auteurs classiques nous sont souvent devenus étrangers parce qu'un enseignement mal adapté en a fait des raseurs.

Or, ces hommes et ces femmes ont été des êtres de chair et de sang, ils ont aimé et souffert, leur œuvre est imprégnée de leur vie, elle porte en elle la même sève qui a couru dans leurs veines.

Pour la première fois, Anne Bernet nous fait découvrir ces grands classiques comme des compatriotes,

comme des êtres enracinés dans leurs provinces, dans leurs terroirs, dans leurs traditions.

Elle nous montre du Bellay l'Angevin, Molière le Normand de Paris, Rimbaud l'amoureux haineux de Charleville, Montaigne d'Aquitaine, Hugo qui se rêva breton et tant d'autres qui sont faits de France comme ils ont fait la France...

Vingt-deux "pointes sèches" pleines d'amour et tracées d'une plume étincellante.

Les Provinciales

A commander ou à réserver à :

SDB 68, rue David d'Angers 75019 PARIS

Prix : F 45,- Franco.

Chèques et mandats à l'ordre de **SDB** (exclusivement)
A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

- PROVINCIALES 2 : vingt-deux autres grands classiques de la littérature française vus par Anne Bernet.
— UN JOUR, L'HISTOIRE : l'agenda 94 de l'Histoire de France par Jean Silve de Ventavon.

Le mardi 21 septembre TF 1 avait programmé "On a retrouvé la 7ème compagnie". Comme des millions de Français, j'avais hâte que soit mis fin à l'intolérable suspense ouvert la semaine précédente avec "Où est donc passée la 7ème compagnie?". J'avais donc déplacé tous mes rendez-vous pour suivre avec passion les exploits du sergent Chaudard et de ses complices Pitivier et Tassin que si tous nos p'tits gars avaient été comme eux en 40, on n'aurait pas connu les heures les plus sombres de notre histoire. Et on se demande ce que les programmeurs nous passeraient aujourd'hui à la place de tous ces films, témoignages et autres documents qui font de nos soirées télé les plus sombres du PAF. Histoire, paraît-il, qu'on n'oublie pas, vu que la Bête immonde traîne toujours dans le coin.

Or donc, le mardi en question France 2, de son côté, avait programmé "Au revoir les enfants" de Louis Malle. Une de ces œuvres destinées à titiller la mémoire défaillante des adultes et à interpeller quelque part les jeunes générations en montrant que la chasse aux nazis n'est pas close et qu'elle reste plus importante que la chasse au boulot. C'est là que TF1 a eu le geste qu'il fallait : pas question de torpiller l'audience du film de Louis Malle sur l'horrible parenthèse vichyste, en collant à la même heure un film rigolard sur cette période. De quoi couper les effets de la haute leçon de morale de la chaîne concurrente. Franchement c'eut été déplacé. En dépit de ma frustration, j'en aurais presque embrassé mon téléviseur tellement c'était beau. Quand TF1 annonça que les aventures de la 7ème compagnie étaient remplacées par... "Indiana Jones et le temple maudit" ! Ah, les hypocrites salauds : confronté au film de très grande audience de Stephen Spielberg, France 2, Louis Malle et "son plus douloureux souvenir d'enfance" se sont retrouvés avec une poignée de téléspectateurs. Encore heureux que TF1 n'ait pas projeté "Les aventuriers de l'arche perdue" : y en a qui y aurait vu un acte caractérisé d'antisémitisme.

Après Carpentras, delenda est TF 1.

JEAN-PIERRE COHEN

Autres nouvelles

L'imposture de Blair house

De toutes les impostures européennes, la prétention des médias à ériger en traité international les "Accords de Blair House" est sans doute l'une des plus impudentes.

Le pré-accord de Blair House est en effet purement et simplement un chiffon de papier sans la moindre valeur juridique ainsi que l'explique d'ailleurs fort bien l'ancien ministre de l'Agriculture Jean-Pierre Soisson dans son dernier livre.

Sur le même sujet, Jean-Marie Le Pen a, lui aussi, tenu à mettre les choses au point : "Le prétendu "Accord de Blair House", a-t-il déclaré, n'est au mieux qu'un échange de notes entre, d'une part, Mme Clara Hills, négociatrice de Monsieur Bush et, d'autre part, Messieurs Mac Sharry et Andriessen, commissaires européens en 1992".

L'incroyable est que, comme le confirme Soisson, personne en dehors des négociateurs n'a jamais pu avoir connaissance de ce document aujourd'hui présenté comme les Tables de la Loi. Nul parlementaire, nul journaliste n'en a eu communication. En outre, il ne s'agit ni d'un accord, ni d'une

convention, ni d'un traité au regard de la Convention de Vienne mais de simples brouillons de notes.

Le simple fait que ce chiffon fantôme puisse être brandi devant l'opinion comme un document engageant l'Europe et contraignant la France, montre à quel point les gnomes de Bruxelles se sont rendus maîtres des destinées des peuples européens sans aucun frein ni contrôle.

Carpentras : la gifle de Grenoble

C'est un terrible camouflet que le tribunal de Grenoble vient d'infliger à Mitterrand, Joxe, Léotard, Pasqua et tous les menteurs ou les imbéciles qui avaient honteusement exploité la sinistre profanation de Carpentras pour en faire une arme mortelle contre la droite nationale.

Le tribunal a en effet estimé que la profanation qualifiée de "destruction ou détérioration d'un objet mobilier ou d'un bien immobilier" n'était qu'une "malheureuse affaire ayant fait l'objet d'une récupération politique sans rapport avec la réalité des faits".

C'est donc une condamnation sévère et sans

appel des exploiters cyniques et des récupérateurs politiques de la profanation de Carpentras qui a été prononcée.

La chose est d'autant plus importante qu'il s'agit d'une décision jurisprudentielle prononcée dans le cadre d'une affaire strictement semblable.

En décembre 1992, en effet, un Algérien Mohamed Lallouache, maître-assistant à l'université de Grenoble, avait saccagé huit tombes catholiques dans le cimetière de cette ville, brisant les croix et volant un crucifix.

Pris en flagrant délit, il avait été inculpé.

Le tribunal, qui l'a dispensé de toute peine, a tenu à fustiger la "récupération politicienne d'une malheureuse affaire" en rappelant qu'après la profanation certaines organisations catholiques et nationalistes, dont l'Alliance générale contre le racisme et pour l'identité française et chrétienne (AGRIF), 70 boulevard Saint-Germain 75006 PARIS avaient protesté.

Conformément aux règles en matière de jurisprudence, cette condamnation vaut pour les récupérateurs de Carpentras et devrait entraîner, si l'on arrête un jour les profanateurs du cimetière israélite, une dispense de peine.



Et c'est ainsi...

par ADG

Un homme-là qui marchait dans les rues de Paris, affichait un air abattu qui ne paraissait pas en harmonie avec sa physionomie aussi noble que mobile ...

Voilà un excellent début de roman, trouvé-je, sauf à considérer que cet homme, c'est moi, et ce que je cherche, ce n'est ni la porteuse d'allumettes ni la petite marchande de pain, mais un sujet de rubrique. L'Everest ne bouge plus à ma connaissance, le cousin pauvre l'est toujours davantage, le machiniste de l'autobus 25 n'est plus qu'un bonhomme de neige figé à l'orée de la rue de la Glacière. Le gras ethnologue n'en finit pas de bouillir dans la marmite canaque, la paix règne dans les territoires occupés, y compris ceux qui, à Paris, sont situés aux abords d'une synagogue et comme tels neutralisés par une police toujours aussi collabo, à l'occasion de la fête du Roche et Bobois. Bernard Tapie, ainsi que tous les honnêtes gens, n'est pas encore en prison et tandis que le paysan révolté bat la campagne, M. Ballardur bat l'estrade et tous les records de satisfaction.

Que dire ? Faire ? Ecrire ? D'autant qu'appareillé comme je le suis, même le supplice de la page blanche m'est refusé et c'est celui de l'écran que j'endure, un écran d'ordinateur où, histoire de faire le malin, je me suis composé des petits messages comminatoires du genre « tu vas travailler, feignasse ! » ou bien : « et la Série Noire, tu y penses, à la Série Noire ? », le tout sur fond bruyant de machine à écrire. Déprimant.

Je vais donc livrer du vrac, de la drouille, du compost-scriptum. Si M. de Beketch n'est pas content, il n'a qu'à peigner cette girafe dans le sens du poil dans la main, l'essentiel étant que moi, je mets au

COMPTES NOIRS



— Territoires occupés
— Cruauté mentale du calcul
— Danger du ping-pong
— Grandeur consécutive du cœur.



les replis douille de ma sombre intelligence et quant à la mécanique des fluides, permettez-moi de dire que je suis resté glacial à son égard. Le maquis de ma culture a toujours été réfractaire à l'occupation des nombres et le traitement que j'ai constamment infligé aux chiffres pourrait bien me valoir une inculpation de crime contre l'arithmétique.

Mais grâce à cela et à Dieu, je suis resté en bonne forme. Mon cœur ne s'est pas transformé en boulier fou ni mon myocarde en calculette. La fraction ne s'est pas transformé en infarctus non plus que les comptes en mécomptes. Vous avez l'air malin, vous-autres, avec vos détestables de multiplication ou vos divisions blindées et quand vous demandez : « garçon, l'addition », songez que c'est peut-être une année de votre vie qui s'envole. Aussi, abandonnez-la lui froidement, c'est de votre santé qu'il s'agit, après tout.

Un résumé, ne soyez plus des chiffres et restez des êtres. Il est vrai que le même « Figaro-Magazine » m'apprend que le ping-pong est aussi dangereux qu'un théorème : des spécialistes réunis à Carnac ont établi qu'on comptait (mais laissez-les compter, eux...) de dix à quinze morts subites par an lors des compétitions de ce sport pourtant réputé paisible. Alors là, c'est le bouquet mais je soupçonne que le cruel calcul mental peut aussi avoir une responsabilité dans ce massacre par boule de celluloid interposée : les joueurs ne comptent-ils pas muettement leurs points ?

Alors, si m'en croyez, abstenez-vous fermement de tout calcul et de tout match de ping-pong.

Et c'est ainsi que votre cœur sera grand.

moins les accents sur les voyelles qui le méritent.

Tout d'abord, j'ai appris par un entrefilet scientifique dans « Le Figaro-Magazine » qu'une brave dame avait eu un infarctus en se livrant à un exercice de calcul mental. Je le savais, je le pressentais depuis l'aube de ma vie, le calcul est dangereux et je ne parle même pas de celui qui se loge dans la vessie. Et j'ai toujours été prudent : aucun problème mathématique n'a jamais été résolu par les petites circonvolutions arachnoïdes de mon cerveau. J'ai résisté avec opiniâtreté à l'algèbre, j'ai opposé à la géométrie un mépris plus ferreux que la Tour Eiffel. L'équation la moins élaborée n'a jamais été admise dans



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

A la recherche de la gauche perdue *L'ANTIRACISME VACHE SACREE*

Lorsque le mirage de l' "avenir radieux" s'est dissipé à l'horizon, quand on n'a même plus le moindre "projet de société" à vendre, il faut bien se réfugier dans une propagande défensive. D'où la vogue de l'antiracisme en général et de "SOS-Racisme" en particulier, ce "mouvement social spontané" né en 1985 dans la rue... du Faubourg-St-Honoré. Plus précisément, dans le bureau de Jean-Louis Bianco, alors secrétaire général de l'Elysée.

Naissance d'une notion

En trois années de gestion catastrophique, la gauche avait eu largement le temps de renier ses engagements et de désespérer ce qui restait de Billancourt. Il était donc urgent pour elle de déplacer le débat sur un autre terrain, où elle pourrait incarner encore la Justice et la Morale.

Simple et géniale, la décision fut prise en haut lieu : pour se refaire une virginité, la gauche au pouvoir allait entrer dans... l'opposition ! l'opposition au "racisme", bien sûr, élevé pour les besoins de la cause au rang d'idéologie dominante du moment — voire de toujours, comme l'expliquait fort à propos B-H. Lévy dans L'Idéologie française.

Le succès fut fulgurant, c'est-à-dire très vif — et de courte durée... On a vu comment, bien vite, apparurent les "contradictions internes" de l'antiracisme, qui devaient conduire à l'essoufflement puis à l'éclatement de SOS-Machin.

Le pinceau et l'échelle

Aujourd'hui, le mouvement agone, mais l'idée demeure — surtout dans la tête de nos intellectuels qui, tel le feu de l'histoire, s'accrochent au pinceau quand on retire

l'échelle... Mettez-vous à leur place : il faut bien qu'ils se raccrochent à quelque chose ; or, pour une gauche privée de tous ses repères traditionnels, l'antiracisme, avec ses multiples déclinaisons possibles — antifascisme, défense démocratique, égalité, fraternité, métissage, mondialisation — constitue, somme toute, un pinceau convenable. Vital, même, si l'on en juge par la mobilisation générale que déclenche toute critique contre ce dogme intouchable. A cet égard, la mésaventure qu'a connue le sociologue Paul Yonnet, jusqu'alors obscur et tranquille collaborateur de la revue intello-confidentielle Le Débat, est exemplaire.

L'honneur perdu de Paul Yonnet

Janvier 93 : Trois semaines avant la publication de son essai sur "l'antiracisme et le roman national" (1), un incroyable tir de barrage se déclenche contre lui. Le Nouvel Obs ouvre le feu avec une double page intitulée tout simplement "Quand l'intelligentsia soutient Le Pen". Aussitôt Libé, Le Monde, Globe, Europe 1 et L'Express lancent la "fatwal" contre ce blasphémateur ; seuls Le Point et L'Événement exposeront l'affaire avec plus de sérénité. Mais, pour le Tout-Paris-pensant, quand le livre sort, inutile de l'ouvrir, la cause est entendue : sous le masque de l'universitaire jargonant, ce Yonnet-là n'est rien d'autre qu'un "poujadiste", un "idéo-

logue de la droite extrême", un "lepéniste". Qu'a donc écrit l'inconscient pour se retrouver ainsi diabolisé du jour au lendemain ? Eh bien, il s'est permis de critiquer, non pas, certes, l'antiracisme lui-même, mais les effets pervers de cet élan généreux qui, lorsqu'il est mal compris, "détourne et retourne les meilleures intentions".

Sos antiracisme !

Et Yonnet de porter trois accusations gravissimes :

1 — Le prétendu "antiracisme" actuel ne serait qu'une "utopie de substitution" pour la gauche orpheline de ses grandes espérances ;

2 — Il aurait "installé la notion de race" dans un pays "dépourvu de tradition raciste" ;

3 — En voulant dissoudre la nation française, il ruinerait les chances d' "assimilation républicaine" des immigrés, car on ne s'assimile pas à rien.

Bref, ce "pseudo-antiracisme" nous mènerait tout droit vers l' "explosion des identités qu'il prétend combattre".

"Discours lepéniste !" hurle-t-on de toutes parts. Fort bien. Mais alors, autant dire que le Front national est le seul défenseur de l'assimilation républicaine ! Décidément, "Ces choses-là sont rudes ; il faut, pour les comprendre, avoir fait des études"...

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

L'ETERNELLE QUESTION KURDE

Les enlèvements de touristes en Turquie ainsi que les manifestations, les attentats et les campagnes de presse à travers le monde ont remis sur le devant de la scène internationale une question kurde qui n'a jamais cessé d'être posée depuis des siècles.

C'est en Turquie que les "séparatistes" kurdes sont le plus actifs. Dans la décennie 1960-1970, le colonel Turkos, important dirigeant nationaliste turc, résumait ainsi le problème : "Que les Kurdes s'adressent aux Nations Unies pour leur trouver une patrie en Afrique. Sinon, qu'ils demandent de nos nouvelles aux Arméniens !"

De fait, régulièrement massacrés par les forces d'Ankara, les Kurdes de Turquie ne furent guère soutenus par l'opinion internationale. Le contexte de guerre froide ne s'y prêtait d'ailleurs pas puisque la Turquie était l'alliée de l'Occident alors que les Kurdes étaient soutenus par Moscou.

Depuis, la situation locale n'a guère changé ; la Turquie, alliée privilégiée des USA, est l'objet de toutes les faveurs américaines, phénomène qui s'est encore accentué à l'occasion de la Guerre du Golfe.

Le Kurdistan, c'est-à-dire l'ensemble des territoires sur lesquels vivent des populations kurdes, est vaste comme la France et peuplé par un peu plus de 25 millions d'habitants. Mais le Kurdistan, qui historiquement n'a jamais existé, est éclaté en quatre morceaux principaux rattachés à la Turquie, à l'Irak, à l'Iran et à la Syrie.

En Turquie, les Kurdes représentent plus de 20 % de l'ensemble

de la population et occupent 30 % de la superficie du pays. En Irak, ils constituent environ 20 % de la population totale et résident sur moins de 20 % de la superficie du pays. En Iran, ils sont un peu plus de 10 % sur 8 % du pays. En Syrie, ils occupent environ 3 % du territoire et ils constituent à peine 3 % de la population d'ensemble.

La langue kurde est d'origine indo-européenne. Elle est écrite depuis le XII^e siècle. Les Kurdes sont probablement les héritiers des Mèdes, "descendus" depuis le nord de l'Europe 800 ans avant notre ère et qui mirent à bas la puissance assyrienne en prenant Ninive vers 612 av. JC. Ils fondèrent un puissant mais éphémère royaume puis furent écrasés par les Perses au VI^e siècle av. JC.

Ils furent islamisés dès le VIII^e siècle. Ce sont des sunnites. Historiquement, les Kurdes ont toujours été "répartis" entre plusieurs états. Ainsi au XVII^e siècle, quand les Empires ottoman et perse se partagèrent le Kurdistan.

Après la guerre de 1914-1918, quand l'Empire ottoman fut démembré et quand les Britanniques s'installèrent au Moyen-Orient, trois accords internationaux aboutirent à une nouvelle distribution territoriale des Kurdes de l'ancien Empire ottoman entre la Turquie, l'Irak et la Syrie.

Au lendemain de la première guerre mondiale, les Kurdes de la région de Mossoul tentèrent, avec l'appui britannique, de se constituer en Etat. Mais, bientôt, Londres mit un terme à cette tentative.

Le Traité de Sèvres, signé en août 1920, prévoyait l'autonomie pour les Kurdes de Turquie, ce qui aurait naturellement abouti à l'éclatement du pays. Aussi les Puissances revinrent-elles sur cet engagement en rédigeant le Traité de Lausanne. Signé en 1923, il corrigeait le Traité de Sèvres, gommant toute référence au "peuple kurde".

Au début de l'année 1946, une nouvelle et éphémère tentative vit le jour quand, dans le nord de l'Iran, les Soviétiques aidèrent à la proclamation d'une république kurde adossée à leur frontière.

Rapidement écrasée, cette république kurde fut la dernière tentative sérieuse visant à donner aux Kurdes un territoire sur lequel ils pourraient vivre selon leurs lois. Les survivants se réfugièrent en URSS avec Mustapha Barzani, leur célèbre chef militaire. C'est à partir de ce moment-là que le mouvement kurde fut considéré comme un instrument soviétique. Dans le contexte de la guerre froide, les Kurdes devenaient donc automatiquement des ennemis de l'Occident.

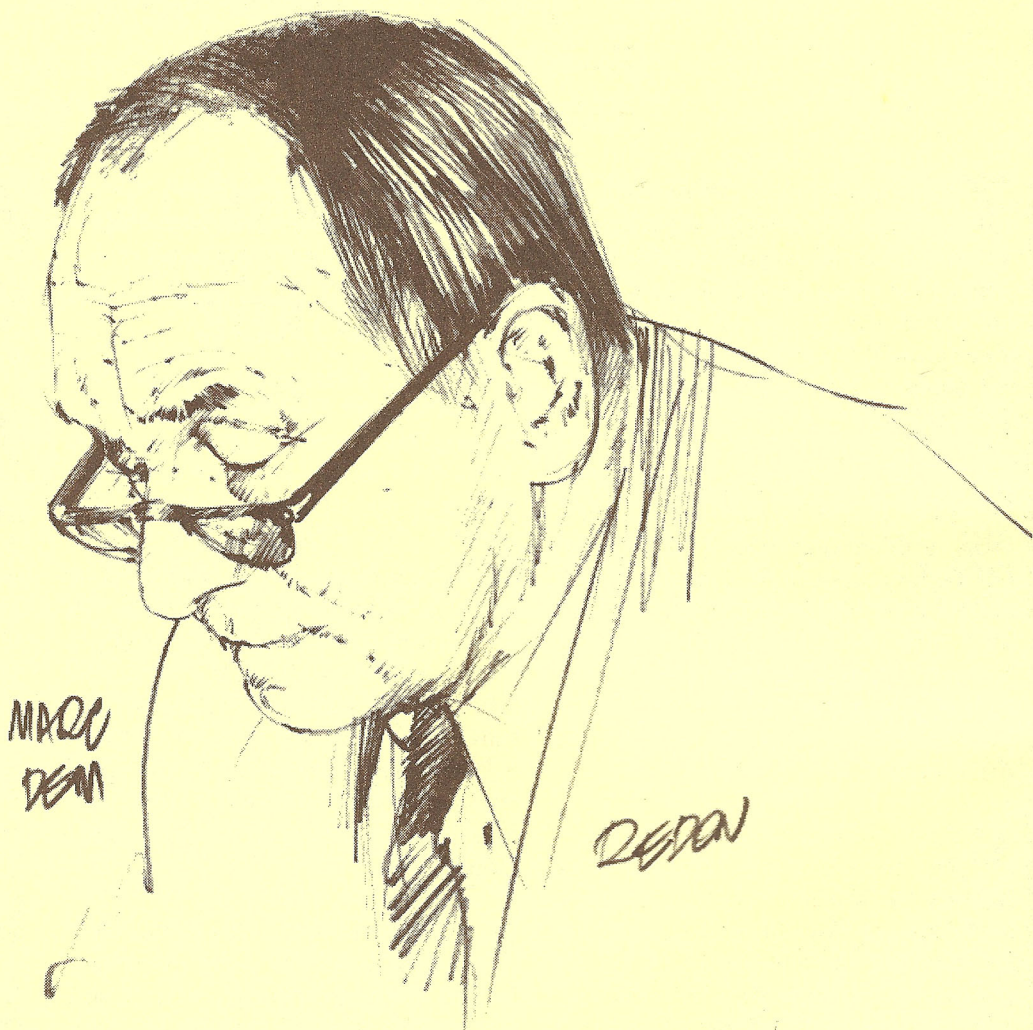
Les Kurdes revendiquent leur autonomie, mais les quatre Etats entre lesquels ils sont répartis ne peuvent l'accepter sans risquer l'éclatement. Si la nation kurde existe bel et bien, la création d'un Etat kurde impliquerait de démembrer quatre des principaux Etats du Moyen-Orient.

Entretien courtois avec M

Marc Dem est un dangereux récidiviste. Il a toujours un livre à sortir comme une canardière et il tire toujours à bout portant.

Sur les sophismes, les mensonges, les erreurs doctrinales, les discours des faux prophètes.

*On le croit inoffensif parce qu'il fume la pipe et qu'il occupe ses loisirs à d'interminables marches dans la campagne. Une illusion vite dissipée quand on lit son dernier ouvrage : **Le troisième secret de Fatima** (Editions du Rocher).*



LIBRE JOURNAL : Il existe sur Fatima une abondante littérature. Pourquoi ce nouveau livre ?

MD : Il existe aussi une abondante littérature sur Napoléon, la dernière guerre mondiale, la Révolution française... Fatima est un sujet sur lequel on reviendra de nombreuses fois encore. Dans ce livre, j'ai d'abord voulu reprendre les faits eux-mêmes : les apparitions, le prodige solaire, etc. dans une perspective bien précise : en insistant sur les phéno-

mènes extérieurs, scientifiquement contrôlables. Car 70 000 témoins pour un même événement, à une époque où l'on fait tant de cas des sciences humaines, c'est une donnée scientifique. A Lourdes, il y a les miracles. A Fatima il y a aussi des miracles et en premier lieu celui auquel une foule innombrable a assisté.

Cela suffit-il à accréditer les apparitions ?

Cela donne une bonne

base de départ. Ensuite la foi fait le reste. Personne n'a entendu les paroles de la Vierge. Mais d'innombrables enquêtes ont montré que les enfants n'avaient pas affabulé. La Russie qui répandra ses erreurs sur le monde, en juillet 1917, quatre mois avant la révolution d'octobre qui, comme on sait, a eu lieu en novembre selon le calendrier grégorien, cela ne pouvait s'inventer. Les petits bergers n'avaient jamais entendu parler de la Russie, ils ont

d'abord cru que c'était une femme très méchante. A la même date, on ignorait qui pouvait être Pie XI, dont la Vierge parle et qui ne sera pape qu'en 1922. La guerre de 40 a été prévue, ainsi que son signe annonciateur, l'aurore boréale du 25 janvier 1938...

Vous dites dans votre livre que Fatima est plutôt mal vu par le clergé français. Pourquoi le clergé français plutôt qu'un autre ?



Il y a bien entendu en France de nombreux prêtres ayant une profonde dévotion pour Fatima. Mais l'aile progressiste, qui a pris le pouvoir à partir de la fin de la guerre, a tout de suite manifesté une réaction de rejet. En 1947, prend naissance la Route Mondiale : Notre-Dame de Fatima, promenade dans toute l'Europe, en Amérique, en Afrique, en Inde, attire dans son sillage des dizaines de millions de croyants et d'incroyants, d'innombrables conversions se font, c'est un triomphe. Seule la France la boude. La Croix demande que, pour aller d'Espagne en Italie, on la mette sur le bateau plutôt que de lui faire traverser la France. Elle la traversera finalement au pas de charge, dans le silence absolu des médias. L'ostracisme dure jusqu'à aujourd'hui : en 1992, de grandes festivités ont été organisées à Fatima pour le 75^e anniversaire des apparitions. La Croix n'en a pas dit un seul mot — j'ai revu toute la collection pour m'en assurer. La Documentation catholique non plus.

Quelles raisons voyez-vous à cela ?

Circonstanciellément, en 1947, Notre-Dame de Fatima venait des pays "de dictature" : le Portugal de Salazar, l'Espagne de Franco. Elle subissait l'épuration. Mais il faut aller plus en profondeur. Fatima, c'est la religion traditionnelle, avec des anges, le sacrifice de la messe, la sainte Trinité, des dévo-

tions comme le chapelet ; c'est aussi l'existence du ciel, de l'enfer et du purgatoire qui est réaffirmée avec force. Toutes choses que les progressistes ont en horreur. La Vierge, résolument réactionnaire, se met en travers du grand élan humaniste et œcuméniste.

Ce qui nous amène au fond même de votre thèse ; le troisième secret aurait rapport au concile Vatican II.

La petite feuille rédigée par sœur Lucie a brûlé les doigts de tous les papes qui en ont pris connaissance. C'est une première indication. Qu'y a-t-il donc de si terrible dans ces quelques lignes ? Une troisième guerre mondiale ? Un cataclysme ? Cette prophétie a déjà été faite par la Vierge en plusieurs lieux, en particulier à la Salette. Jean-Paul II, qui a plusieurs fois dans le passé évoqué l'horreur d'un conflit nucléaire, n'avait pas de raison de mettre l'embargo sur un message marial de cet ordre. Ou bien, comme le prétendait le cardinal Ottaviani, délégué par Paul VI pour apaiser les esprits, le secret se réduit-il à deux mots : prière et pénitence ? Ça ne serait vraiment pas un secret, et dans ce cas aussi, pourquoi ne pas le rendre public ?

Votre explication a-t-elle déjà été formulée ?

A plusieurs reprises, entre autres par le père Alonso, expert incontesté de la question, qui n'a pas

eu la *permissio superiorum* de publier de son vivant les quatorze tomes de son étude monumentale. Le Frère Michel de la Sainte Trinité l'a reprise en multipliant les arguments. L'évêque de Fatima, Mgr do Amaral, sans aller aussi loin, a dit qu'il ne s'agissait pas d'un cataclysme mais de la perte de la foi dans le monde. Même l'abbé Laurentin a écrit : "Le troisième secret annonçait la crise de la foi et du clergé qui survint autour de 1968". Il n'y a pas besoin d'être Père de l'Eglise pour savoir ce qui s'est passé dans l'Eglise autour de 1968.

Vous citez aussi, je crois, le cardinal Oddi ?

Il confessait en effet il n'y a pas longtemps : "Selon moi, les prophéties indiquaient que, contre toutes attentes, ce concile aurait indirectement créé beaucoup de difficultés à l'Eglise". Mais nous avons un témoignage plus décisif dans ce que dit et ne dit pas le cardinal Ratzinger, qui affirme avoir lu le secret.

Quand ? Il ne l'a pas précisé. Les concordances de dates sont en tout cas stupéfiantes, comme dans tout ce qui se rattache à Fatima.

Les dates du concile ?

Oui. Le 17 octobre, par exemple. 17 octobre 1917 : sixième apparition et grand prodige solaire. 17 octobre 1962 : premier jour de la première session conciliaire, quatre cardinaux lèvent

l'étendard de la rébellion, jettent à bas tout ce qui avait été prévu et à partir de ce moment-là le concile part à travers champs à un train d'enfer. Tout est bousculé, on met en place les éléments qui permettront la grande révolution culturelle et culturelle que nous connaissons.

Voyez-vous une signification symbolique dans cette "danse du soleil" qui a tant frappé les contemporains ?

A midi, midi le juste, comme aurait dit Paul Valéry, les nuages se dissipent d'un coup ; le soleil apparaît resplendissant au zénith. C'est le soleil de justice, le Christ régnant dans sa gloire sur son Eglise.

Puis le voilà qui vacille, vibre et descend en décrivant des boucles rapides vers la terre, comme s'il y était précipité. La foule est saisie de terreur. Ne doit-on pas voir là les efforts des modernistes pour le réduire au niveau de l'humain, nier sa divinité, le banaliser ? C'est l'exégèse moderne l'œcuménisme, Assise, Jésus-Christ devenu facultatif.

Sous cet angle, on comprend que le secret de Fatima soit effrayant.

Mais ensuite, nous disent les témoins, le soleil remonte et reprend sa place souveraine au sommet du ciel. La prophétie débouche sur la victoire finale du Christ et sur la restauration du "dogme de la foi" dans l'Eglise.

Les Provinciales

par Anne Bernet



Alain Gerbault, un lavallois en polynésie

Il y aura cent ans le 17 novembre prochain que naissait, en l'hôtel particulier de sa famille, place de Hercé à Laval, Alain Gerbault. Longtemps, le personnage a dérangé. Si brillant, si doué, si audacieux, si célèbre aussi qu'il fallait bien tolérer son franc-parler, et ses opinions politiques... Encore les lui fit-on payer chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Aujourd'hui, il est de bon ton de célébrer le sportif, le navigateur solitaire, et d'oublier les aspects "gênants" de sa vie. Or, ils sont indissociables. Alain Gerbault champion de tennis, Alain Gerbault premier à traverser l'Atlantique en solitaire, ne s'expliquent que par un Gerbault patriote, royaliste et écrivain, lancé dans une défense désespérée de la Polynésie française.

Gerbault naît d'un père mayennais et d'une mère angevine, tous deux royalistes comme des blasons fleurdelysés... De tout l'héritage familial, le sentiment monarchiste sera le seul bien qu'Alain n'abandonnera jamais. Cela va de pair avec cette terrible hérédité rebelle des Mainiaux, capable parfois de les jeter, contre vents et marées, au secours d'idées ou de valeurs qu'ils ont élues et qu'ils ne savent pas renier sous couvert d'opportunisme ou de convenances mondaines...

Les Gerbault sont riches, ce qui leur permet quelques fantaisies et

extravagances. Le jeune Alain, s'il est le meilleur élève de sa classe au collège de l'Immaculée Conception, préfère aux études les courts de tennis de Dinard, et le bateau de son père. Il rêve déjà d'une vie de dilettante, de préférence à la direction de l'entreprise paternelle...

1905 lui apporte une première et cruelle désillusion, avec la mort prématurée de son père. Décès bientôt suivi d'un internat parisien où l'adolescent en pleine révolte se consacre entièrement à ses études, mais prend une certaine forme de religion en horreur... Il quittera Stanislas brillant angliciste mais mauvais catholique.

Nationaliste
à tous crins,
il s'engage

La guerre le cueille quand il entame des études d'ingénieur. Sympathisant de l'Action française, nationaliste à tous crins, le jeune homme abandonne ses livres, devance l'appel, s'engage. Il ne veut rien faire à moitié, choisit les premières escadrilles de la Chasse. Il tombe gravement malade ; à peine convalescent, il reprend l'entraînement ; la naissante légende de Guynemer, qui fut à Stan' et qui est son cadet, le hante. Alain voudrait faire aussi bien... Depuis l'enfance, il est ainsi : tout essayer, et vouloir partout être le premier ou le meilleur. L'acharnement de Gerbault pilote de

chasse, risque-tout, as modeste, s'explique aussi par une secrète douleur. En se dévouant inlassablement au chevet des blessés, Mme Gerbault a pris la diphtérie ; elle en est morte avant même que ses fils aient pu être avertis. Le jeune pilote, qui attaque seul trois Allemands en patrouille, veut conjurer dans les airs cette détresse qu'il confie à sa cousine : "De retour à terre, je ne suis plus, hélas, qu'un enfant qui a perdu sa mère..." Il tente aussi d'oublier en s'absorbant dans des livres qui auront sur son avenir une influence déterminante : Jack London, Melville et Conrad.

Les émotions de la chasse aérienne

La victoire le laisse désabusé, orphelin, navré. Il abandonne ses études, alors que s'offre (il y a eu tant de morts parmi les promotions précédentes...) une possibilité d'intégrer Polytechnique. "Je ne pourrai jamais avoir une existence sédentaire après avoir connu les émotions inoubliables de la chasse aérienne".

Il se consacre un temps au tennis, entame une exceptionnelle carrière, manque le championnat du monde, en finale... Un jour de 1921, sur un coup de tête, il achète un bateau mal fichu, vieillot, étroit, le "Firecrest"...

C'est sur cette coquille de noix que Gerbault, qui n'a de la voile aucune expérience sinon un peu de plaisance autrefois entre Dinard et les Iles anglo-normandes, a l'idée insensée de gagner, seul,

l'Amérique. Une telle folie qu'il n'ose pas en parler... Il mettra cent un jours à rallier New York depuis Gibraltar. Dans l'intervalle, il aura manqué mourir de soif, sera tombé à la mer, n'aura évité la noyade que par une espèce de miracle, et grâce à ses réflexes et à ses muscles d'acier de champion de tennis...

Malgré tout, l'improbable se produit : ce désenchanté s'est trouvé une raison d'être. "Je me sentais chez moi sur l'océan.". "A peine arrivé, je ne songeais qu'à repartir !" La presse et l'édition, aux USA et en France, s'emparent de l'aventure et du héros. Paraît un récit haletant, "Seul à travers l'Atlantique". Les marins ricanent parce que Gerbault ignore le vocabulaire maritime, lui décernent "le record de la lenteur" ! Qu'importe ! Le livre se vend par dizaines de milliers d'exemplaires. Les droits d'auteur, arrivant quand l'usine familiale fait faillite, lui donnent de quoi repartir : vers la Polynésie, cette fois. Gerbault va enfin rencontrer son destin, son enfer et son paradis.

L'administration coloniale est en train de tuer la civilisation

En 1925, il aborde à Mangaréva où les indigènes pensent que ce "Popa'a" (ce Blanc) doit être un peu fou. Lui, il a le coup de foudre, avant que la suite de son périple, et l'escale aux Marquises, ne lui révèlent la vérité : l'administration coloniale républicaine est en train de tuer la civilisation et les traditions polynésiennes, et, surtout, par des exi-

gences ridicules, de favoriser la détérioration de l'état sanitaire dans les îles, et l'alcoolisme...

Gerbault a le sentiment d'être témoin d'un génocide planifié par bêtise et ignorance... Son sang ne fait qu'un tour. Il se voue à la défense des indigènes. Pour la presse en France, exception faite de Daudet et de l'Action Française qui soutiendront "ce jeune géant", Gerbault est un fou. N'a-t-il pas l'insolence de répondre à un journaliste qui lui demandait comment il avait pu vivre parmi les sauvages après avoir quitté New York : "Depuis New York, Monsieur, je n'avais pas rencontré un seul sauvage !"

Il est témoin d'un génocide planifié

N'ose-t-il pas écrire des réflexions aussi critiques que : "L'homme moderne, sorti de son travail, ne cherche qu'à faire du bruit et à s'étourdir." Mythe du bon sauvage hérité du XVIIIe à travers Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre ? Ce serait trop simple ! Les administrateurs coloniaux ne se méprennent pas : ce va-nu-pieds, qui proclame son attachement à la monarchie française et à la personne du comte de Paris, donne dans ses livres une étude fortement politisée. N'a-t-il pas le toupet, alors que le gouverneur de Papeete l'attend en vain, de passer sous ses fenêtres pour aller présenter ses très respectueux hommages à Ranau, la vieille reine déchue de Tahiti ? Il explique froidement dans "Un Paradis se meurt" que l'erreur la plus

grave de la République en Polynésie fut de déposer les souverains héréditaires au lieu de se les attacher... Reconnais-sante, Ranau lui enseigne le tahitien aristocratique et lui conte les légendes et l'histoire de son peuple. Gerbault écoute et note, fasciné. A côté de ses diatribes fracassantes contre l'administration, ses descriptions éblouies de ces paradis terrestres que sont les Marquises ou Bora-Bora ont peu d'importance. Pour Gerbault, la beauté cache mal la détresse des îliens... C'est eux qu'il défend et protège. A Wallis, les habitants, conquis, veulent le faire roi... A ce jeu, Alain se fait beaucoup d'ennemis... En métropole aussi, où on ne lui pardonne pas de répondre à un financier qui propose de l'aider : "Monsieur, un marin français n'est pas à vendre !", et à une célébrité du tout-Dauville voulant savoir s'il possède une baignoire à bord : "Madame, je ne me lave jamais !" Ses livres sont de plus en plus offensifs, de plus en plus agressifs, de plus en plus critiques. Gerbault n'est pas un grand écrivain, c'est un combattant. Comme tel, les autorités anglaises, informées de ses opinions d'AF et de son soutien au maréchal Pétain, le surveillent à partir de 1940. On ne peut toutefois le soupçonner d'anglophobie. Cela le sauve. Il s'éteint tristement dans l'îlot hollandais de Timor en décembre 1941. En 1947, la IVe République, consciente qu'il serait honteux de laisser la dépouille de ce Français exemplaire reposer en terre étrangère, le rapatrie à Bora-Bora, sa patrie d'élection ; Gerbault retrouve enfin ce peuple qu'il avait aimé...

En poche

“Les Héros de l'Alcazar”

Je connaissais l'histoire, Brasillach me l'avait racontée dans son *Histoire de la Guerre d'Espagne*. Son décor : l'Alcazar de Tolède, célèbre école militaire espagnole. L'époque, juin 36, en plein Front populaire, le jour même du soulèvement du général Franco. Le gouvernement de Madrid ordonne au colonel José Moscardo y Ituarte, commandant l'Alcazar, d'expédier toutes les armes et les munitions en sa possession pour être distribuées aux milices du Front populaire. Le colonel refuse, prend le parti du général Franco et les troupes républicaines assiègent l'Alcazar. Comme un seul homme, tous les cadets sur le point de partir ou déjà en vacances choisissent leur camp et rentrent dans leur caserne aux côtés du colonel Moscardo. Les “Rouges” prennent en otage son fils aîné, lui font appeler son père au téléphone et ce terrible dialogue s'ensuit : « Allo, Papa ! — Alors, qu'y a-t-il ? — Rien d'extraordinaire, papa. Ils disent qu'ils vont me fusiller si tu ne te rends pas. — Tu sais bien ce que j'en pense. Et lorsqu'ils te fusilleront, tu recommanderas ton âme à Dieu et tu demanderas à la Sainte Vierge de venir à ton secours. Quand tu entendras le commandement “Feu !” tu crieras une dernière fois “Viva Espana !”. — Dios y Patria, père ! » Alain Sanders et Francis Bergeron ont eu l'excellente idée de rééditer le récit d'un contemporain suisse allemand, Rodolphe Timmermans. L'héroïque résistance des cadets, des femmes et des enfants assiégés. 1 700 personnes en tout dont 800 combattants, la violence des combats pendant soixante-dix jours, tout est raconté avec force et intelligence. L'auteur sait évoquer aussi les destitutions d'officiers rebelles, l'exécution de 80 prêtres à Tolède, la désinformation sur la prétendue chute de Tolède. C'est une histoire que tous les jeunes doivent connaître. Elle est symbolique, elle est belle, et elle finit bien, cette fois-là, les “Rouges” ont perdu ! (“Les héros de l'Alcazar”, Rodolphe Timmermans, Edition Bergeron-Sanders, 100 F franco de port.)

ANNE BRASSIÉ

C'est à lire

par Philippe Valdène

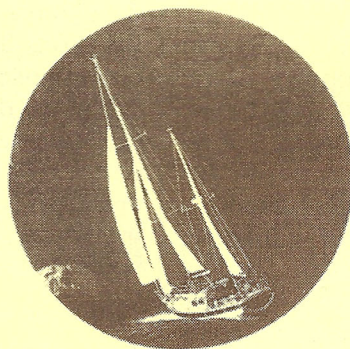
“**H**ne heure du matin, rue du Bac, à Paris. C'est le mois d'avril. La pleine lune, énorme, glisse sur les arbres d'un jardin secret, surprenante oasis à laquelle on accède après avoir franchi le porche d'un immeuble en bordure de rue. Il y a, au fond de ce jardin, une maison du début du XIXe siècle, maison patricienne, carrée et cossue, aussi anachronique que son jardin tronqué dont elle occupe presque toute la largeur”. Le début du livre de Geneviève Dormann nous entraîne d'emblée dans son univers romanesque favori. C'est celui d'une certaine bourgeoisie qu'elle connaît par cœur et décrit sans fausses notes, ni préjugés. Avec talent, donc. Cette bourgeoisie est celle des environs de la rue du Bac, ce quartier de Paris si singulier. En s'y promenant les beaux jours, l'on peut entendre jouer, maladroitement, une “Lettre à Elise”, échappée de la haute fenêtre d'un immeuble cossu. Ici, tous les ingrédients des romans de Geneviève Dormann sont réunis. Il y a des voiliers, une maison dans l'île Chausey, des chevaux, des haras, une grosse voiture, des pulls épais et des cirés de marins. L'univers de l'auteur de *La Fanfaronne* ne serait pas complet sans une femme très littéraire, donc très belle ; l'une de ces grandes femmes, fines et élégantes, aux cheveux

Geneviève Dormann

La petite main

roman

Albin Michel



soyeux, que l'on croise le cœur serré au Jardin du Luxembourg. Son mari, Sylvain Cheviré, quarante ans, travaille au quai de Bercy. Heureusement, comme pour se racheter, il n'est pas tout à fait de ce monde, n'apprécie pas vraiment Paris et ne pense qu'à s'enfuir au large du fameux archipel des Minquiers où sont ses racines. La seule bourgeoisie acceptable est celle de

province. Entre deux sorties en mer, il aime sa femme et ses enfants, privilégiés d'un bonheur tranquille, presque insolent. Paisible comme un clair de lune dans un jardin. Mais, on l'a dit, Geneviève Dormann évite les lieux communs. En fait, elle nous décrit un peu les familles qu'elle aime. Elles sont belles, forcément.

Seulement, cette quiétude est bouleversée,



détruite par la petite main, la main du mal. L'élément diabolique est une adorable femme-enfant de quatorze ans qui enlève la tranquillité à l'hôtel particulier de la rue du Bac. Le clair de lune du jardin devient néfaste, maléfique. Sylvain Cheviré est possédé ; le pouvoir de Lolita sur les hommes de quarante ans est effarant. Le livre devient alors lourd, pesant, dérangeant, fataliste. On retrouve cette fatalité trouble et malsaine dans

Hécate et ses chiens de Paul Morand. Contrairement à ce que l'on pourrait penser de la sympathique Dormann, ce n'est pas la première fois qu'elle se frotte ainsi à la fatalité du mal : La Passion selon Saint-Jules (1) est un roman presque identique. L'enchaînement incontrôlé de la passion conduit parfois, selon elle, à la mort. Car la mort plane, terrible, tout au long du roman, avant de s'abîmer, enfin, dans "la paix de la mer"...

Le style limpide, le vocabulaire et quelques personnages truculents, parfaitement dans le "ton" Dormannnn, font de ce livre un roman d'une excellente facture. Geneviève Dormann ajoute un côté noir à sa légende, ce qui, par les temps qui courent, n'est pas si mal. On regardera tout de même, désormais, la romancière d'un autre oeil.

(1) **Albin Michel et au Livre de Poche**

Rendez à ces Arts

Des collections de salières

A Nancy, on prend la route du sel pour présenter — au musée des Beaux-Arts — une exposition sur le sel. Qui n'est pas seulement un condiment dont les sociétés gavées se privent aujourd'hui, mais un aliment primordial pour lequel on s'est battu.

La Compagnie des Salins du Midi et des Salines de l'Est montre au musée nancéen une superbe collection de salières et salerons, du XVIIe au XIXe siècle.

L'usage des genres est extrêmement délicat en matière de sel, on le voit. Un salin, une saline, un saleron, une salière... Que de nuances subtiles et délicieuses ! Et peut-on dire que le salin est à la saline ce que le saleron est à la salière ? Même pas. Le salin est agricole quand la saline est industrielle. Et la salière comprend le saleron qui n'en est que la partie creuse. A moins que le saleron ne vole de ses propres ailes et ne se contente de son état de contenant.

C'est ainsi que, lorsqu'une petite bergère de porcelaine du XVIIIe allemand présente deux paniers du même métal, on est devant une salière. Et quand il s'agit de trois godets soudés, même provenant de la Manufacture de Sèvres, c'est un saleron.

Environ 160 pièces d'origines diverses, avec des documents, édits, décrets, permettent ainsi — à Nancy — d'apprécier les histoires les plus salées.

Place Stanislas, Nancy. Ts les jrs, sauf lundi matin et mardi, de 10h 30 à 18h.

NATHALIE MANCEAUX

PONDICHERY

par Thierry Ardisson

Provocateur, superbe, émouvant et charmant, le nouvel Ardisson célèbre sans complexe les beautés de la colonisation à travers les souvenirs d'un vieil administrateur colonial républicain et aristocrate, romantique et cynique, blasé et enthousiaste. L'élégance désinvolte de l'écriture est en parfaite harmonie avec le dandysme désuet du sujet. (Albin Michel, 120 F)

LE SANG DES GLIERES

par Pierre Vial

L'historien lyonnais spécialiste de la Résistance française se penche sur un des plus dramatiques et poignants épisodes de cette période : l'épopée héroïque du lieutenant Tom Morel et de ses hommes qui, face à un ennemi déchaîné, tentèrent de transformer le plateau savoyard des Glières en forteresse de la Résistance.

La démonstration que l'histoire peut se lire comme un roman d'aventure. (Presses de la Cité, 120 F)

PERRY MASON

par Erle Stanley Gardner

L'un des plus célèbres personnages de la littérature policière, avocat justicier, spécialiste des causes perdues, a, pour des millions de lecteurs-télespectateurs à travers le monde, le visage de Raymond Burr récemment disparu. La réédition de sept de ses aventures par la collection Omnibus vient donc comme un hommage à celui qui fut aussi "L'Homme de fer". Elle est surtout une bénédiction pour ceux qui, dans leurs rêveries, ont fait une place à Perry Mason, juste entre Sherlock Holmes, Hercule Poirot et Nero Wolf. (Omnibus, 135 F)

L'UNIVERSEL ENRACINE

par Olivier Delacretaz

Avec une sereine assurance toute helvétique, Olivier Delacretaz assène quelques évidences trop souvent méprisées. Notamment celles-ci : l'antiracisme hystérique qui occupe les médias et les débats politiques est le plus prolifique générateur de racisme enragé qui soit ; quant aux lois antiracistes et qui limitent la liberté de recherche historique, elles sont non seulement sclérotées mais aussi parfaitement imbéciles.

(Cahiers de la Renaissance vaudoise, 5 place Saint-François, CH-1002 Lausanne, Suisse)

YASSER ARAFAT

par Charles Saint-Prot

La biographie "autorisée", c'est-à-dire clairement hagiographique, d'un des hommes les plus célèbres et les plus haïs du monde. Ce livre, passionnant en dépit de son parti pris, est paru voilà déjà trois ans. Mais jamais sans doute il n'a été si utile par l'éclairage qu'il apporte sur la personnalité et les ressorts de l'un des signataires du traité israélo-palestinien.

(Ed. Jean Picollec, 47 rue Auguste-Lançon, 75013 Paris, 130 F franco)

LE GUIDE DES ACTIONS HUMAINITAIRES

par Jost et Perriot

Un très utile recensement de toutes les activités bénévoles qui s'offrent à l'énergie et à la bonne volonté. Rien n'est omis, même pas les engagements les plus incongrus. L'éditeur aurait pu facilement faire l'économie de la double préface des Laurel et Hardy de la bonne conscience que sont devenus les inévitables Bernard Koupierre et l'Abbé Chner.

(Hors collection, 110 F)



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

SAMEDI 25 SEPTEMBRE

TF1 18H55

"Frou Frou"

Invité : Smaïn. Depuis une quinzaine de jours, le comique beur est mis à toutes les sauces. Il s'agit d'assurer la promotion de son spectacle parisien. Cela lui impose de sacrifier aux obligatoires prosternations. "Je me sens juif, a-t-il affirmé en réponse à l'inévitable question sur l'accord israélo-palestinien, mais je suis aussi arabe, je suis du monde entier." Pour les entrées, c'est le mieux.

DIMANCHE

26 SEPTEMBRE

TF1 20H40

"Le Grand Bazar"

La lecture des hebdomadaires de télé réserve d'étranges surprises. "Télé 7 jours" nous apprend que le scénario et les dialogues de cette pochade interprétée par les Charlots et qui raconte la lutte du petit commerçant Félix Boucan (à ne pas confondre avec son collègue Potin) contre une grande surface sont signés Sylvester Stallone. De Rambo à Poujade, on se doutait bien qu'il n'y avait qu'un pas. Malheureusement, il s'agit d'un mastic. Le scénario et les dialogues sont, comme le reste, de Zidi. Et ça se sent.

LUNDI 27 SEPTEMBRE

F2 22H35

"Savoir plus"

"Faut-il donner de la drogue aux drogués ?". Ce serait tuer le marché clandestin et supprimer la délinquance qui lui est liée. A cette évidence,

les belles âmes opposent des arguments "moraux". Les mêmes qui font remettre les violeurs d'enfants en liberté. Périssent les hommes plutôt que les principes.

MARDI 28 SEPTEMBRE

F3 22H35

"Les Brûlures de l'histoire"

Devinez de quoi on va parler ? Des heures les plus sombres, bravo ! "La mentalité des Français sous l'occup'" et "Sacha Guitry", qui fut épuré. En prime : "La Guerre du Kippour". Pour changer un peu.

MERCREDI 29 SEPTEMBRE

ARTE 20H45

"Porgy and Bess"

A propos de cette œuvre, où Gershwin raconte les amours d'une prostituée et d'un cul-de-jatte noirs, un souvenir personnel : On passe "Porgy" au Radio-City Hall de New York ; après dix minutes, un spectateur se lève et s'en va ; "Too many niggers !" (trop de nègres !) lance-t-il à son voisin avec un accent du sud à couper au sabre de cavalerie.

JEUDI 30 SEPTEMBRE

TF1 22H25

"Les Nuits rouges"

La prostitution à Moscou. "Dans le domaine du sexe, l'économie de marché fait son entrée en force" expliquent les auteurs de l'émission. A les en croire, les putains n'existaient pas au temps béni du socialisme. Une émission de propagande dans la ligne de celles qui expliquent que, depuis l'effondrement du marxisme,

la pollution, la mafia, la famine, le racisme et autres fléaux ont fait irruption au paradis des travailleurs où ils étaient inconnus jusqu'ici. A l'usage exclusif des inguérissables idiots utiles.

VENDREDI 1er OCTOBRE

F2 0H00

"Le Corbeau"

Le film "emmerdant" par excellence. Tourné sous l'occupation, il raconte une affaire de lettres anonymes. "Film de Résistance qui dénonce les délateurs collabos" clament les uns ; manque de chance, le producteur est la compagnie cinématographique nazie Continentale. "Film de kollabo" clament les autres ; raté : "Le Corbeau" fut dénoncé par la presse vichyste comme "entreprise d'aviilissement visant à montrer la dégénérescence du peuple français". Pendant l'Epuración, même la crapule stalinienne se divisa : Sadoul et Painlevé dénoncèrent Clouzot, Sartre-Beauvoir et Prévert le défendirent. Dans le doute, il fut interdit de cinéma pendant deux ans. Au bilan : un chef-d'œuvre.

SAMEDI 2 OCTOBRE

F2 20H50

"Hommage à Piaf"

A ne pas manquer, évidemment. Et puis, c'est présenté par Nagui que je persiste à tenir pour l'un des meilleurs. On me dira, une fois encore, qu'il est ignoble chaque fois que l'occasion lui est donnée d'évoquer, par exemple, Le Pen. C'est vrai. Mais, d'une part, on sait que c'est obligatoire

pour gagner son pain à la télé (surtout quand on s'appelle Nagui...) et, d'autre part, je ne vois pas en quoi cela distingue ce garçon amusant d'autres présentateurs qui, en plus, sont sinistres.

DIMANCHE 3 OCTOBRE

F2 20H50

"Pour une poignée de dollars"

La quintessence du western spaghetti. Un monument baroque où Clint Eastwood en fait des tonnes. Un régal pour les amateurs qui, revoyant ce film-culte pour la dixième fois, pourront s'amuser à un petit jeu révélateur : couper le son de certaines scènes pour mieux décortiquer la technique de Sergio Leone. Les autres, ceux qui n'aiment pas, risquent, avouons-le, de s'emm...nuyer terriblement.

LUNDI 4 OCTOBRE

F3 20H45

"Les Mines du Roi Salomon"

La troisième des quatre versions filmées des aventures d'Allan Quatermain, le héros flamboyant de Ridder Haggard. La réalisation est superbe, les décors admirables, les nègres somptueux (Umbopa est fascinant). Mais, vraiment, Stewart Granger est à peu près aussi crédible en Quatermain qu'Edouard Balladur dans un remake de Rocky.

Quant à Deborah Kerr en veuve pas éplorée pour deux ronds, elle est rousse. Et c'est déjà beaucoup.

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

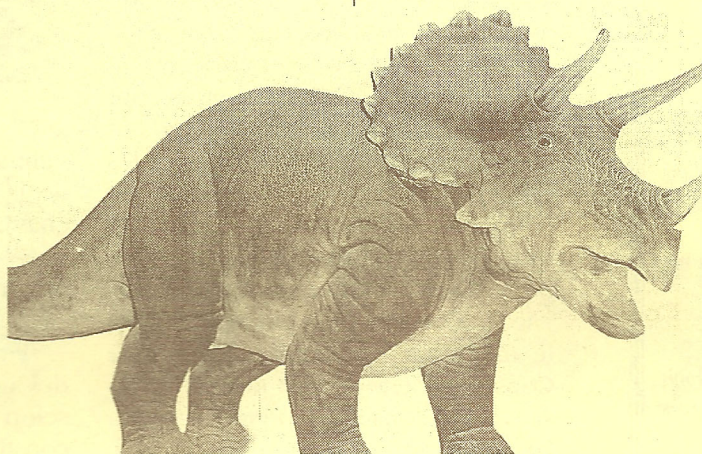
"Jurassic Park" de Steven Spielberg

Ce n'est pas l'amant de poche de Hollywood, Mickey Rooney, qui mène, en ce moment, la revue dans un théâtre de Times Square ; ce ne sont pas les chats (aucun motif de les fouetter) de *Cats*, ni *Miss Saïgon* joué dans toutes les capitales (sauf à Paris), ni encore le futur *Cyrano the Musical* — dont les répétitions aperçues nous ont fait tirer le nez — qui nous ont attiré à Broadway. Non ! Ce sont, vous l'aurez deviné, les grosses bêtes de *Jurassic Park* qui ne font pas à New York autant d'entrées que la campagne de presse nous le laisse croire ici. De toute manière, dans la sottise ambiante on peut prévoir un beau succès pour ce film dès sa sortie

à Paris prévue à la mi-octobre.

Un professeur hurluberlu découvre un moustique gorgé du sang d'un dinosaure qu'il a "pompe" il y a des milliers d'années et miraculeusement conservé lors de sa fossilisation. Le "savant", à partir de ce sang et à la suite de nombreux travaux, parvient à faire éclore des

fesseur réalise à leur usage un parc, espèce de compromis entre Thoiry et Disneyland. Hélas ! à cause de la méchanceté des jaloux tout va se détraquer et les animaux préhistoriques délivrés de leur vie informatique vont se livrer aux pires exactions dans leur camp. C'est laid, effrayant et stupide. Consternant. Il est loin, le



œufs donnant des "pousins-dinosaures" attendrissants... Petite bête deviendra grande ! Pour héberger ces "re-créatures", le pro-

gentil E.T. entouré de ses copains, les "petits d'homme", tellement charmants. A *Jurassic Park*, après l'amusement, les

enfants (un garçon, une fille) et quelques adultes sont l'objet des pires traitements. Les mêmes blessés, terrorisés, pleurant, électrocutés, etc. Ce n'est pas notre "cup of tea" !

Plusieurs scènes se déroulent dans le restaurant et le magasin de souvenirs de *Jurassic Park*, ce qui donne le ton de l'idée commerciale. Réussite ou pas, ce film est un bon véhicule publicitaire. Aux USA, la mode est aux dinosaures : porte-clés, vêtements, vaisselle, taille des ifs, nourriture, tout est griffé *Jurassic Park* ou Dinosaur. La France n'échappera pas à cette déferlante.

Pourtant, pour une fois en avance sur les Américains, nous avons aussi des dinosaures. De plus, tour à tour câlin ou fulminant, "Il" stagne depuis douze ans à "Gérontic-Park" : 55 rue du Faubourg Saint-Honoré à Paris...

"Le Fugitif" de Andrew Davis

Plus de deux heures de policier américain passionnantes. Le film de distraction par excellence. Pas une seconde de relâchement. Cette production mériterait l'Oscar du meilleur montage. Accusé faussement de l'assassinat de son épouse et condamné à mort, Richard Kimble (Harrison Ford, superbe), célèbre chirurgien, réussit à s'échapper durant un transfert, à cause d'un accident, comme il n'y en a, heureusement, qu'au cinématographe ! Il en profite pour, clandestinement, partir à la recherche du meurtrier

(qu'il avait aperçu) de sa femme, lui-même poursuivi par un policier paranoïaque (interprété par l'étonnant Joe Pantaliano). Jean Valjean et Javert... "aux Amériques". Inspiré de la célèbre série télévisée, "The Fugitive" mêle habilement angoisse, bravoure, action et exalte les bons sentiments. Les méchants sont punis au final et le public applaudit à chaque séance ! Une réussite. Visible en famille.

"Le vaisseau fantôme" de Richard Wagner

L'occasion est trop rare pour ne pas saluer cette dernière production

de "Bastille". C'est une réussite parfaite. Le chef Myung-Whun-Chung porte littéralement l'œuvre. Werner Herzog a réussi une mise en scène intelligente qui, le fait est notable, ne trahit pas Wagner. Le décor d'iceberg de Maurizio Balo est tellement réaliste que l'on sent le froid. Les chœurs et tous les interprètes sont à la hauteur de la partition. Avec ce spectacle la capitale prouve qu'elle peut encore être une grande scène lyrique dans le concert des nations...

Places de 60 à 570 F (ce dernier prix n'étant pas vraiment "populaire", mais on voit et on entend bien partout).

Jusqu'au 18 octobre 1993.

Opéra Bastille (43 43 96 96)

Sous mon béret

Le Big banc

Ll était huit heures du matin. Les lumières de la côte espagnole s'éteignaient peu à peu pour laisser place au spectacle magique de la montagne qui quitte l'océan après une nuit d'amour. Le haut phare de Pasajès distribuait ses derniers éclats quand un bruit sourd et violent était monté de la proue, le bateau s'immobilisait d'un seul coup. "Voie d'eau à l'avant" avait hurlé le capitaine Thon, qui déjà préparait un bout pour un preux chalutier salvateur, immatriculé SS (San Sebastian)... Il était midi. Nous enfilions avec délectation les ruelles étroites où le linge pendu s'imprègne d'ail et de crevettes frites. Le béret bien vissé donnait à nos figures l'assurance des autochtones mâles sur lesquels nous calculions bientôt le rythme de nos pas, puis de nos coudes. Le vieux quartier du port, qui compte un bar pour quarante-neuf habitants, semblait nous aspirer dans un cocon ouaté, balisé par les fines tranches de jambon Serrano et les rondelles de chorizo piquant. Fredo, le front salé et l'esprit ailleurs, contemplait les grandes outres de peau séchée, d'où sortait un vin couleur goudron. Pour la centième fois, le capitaine martelait le comptoir de ses doigts courts et épais : "Je vous dis que ce n'était pas des thons, mais des orques. Un banc entier. Comme au large de Terre Neuve où j'ai pêché dans ma jeunesse. Ou à l'approche des Canaries où j'ai connu Dame Riquita... Tous des mangeurs d'hommes... En tous les cas on est bloqué ici pour au moins deux jours... Enfin, il y a à boire..."

Le "Diario Vasco" du lendemain matin, journal local, nous apporta par sa "une" la plus belle victoire du capitaine : Un troupeau d'orques avait été photographié près de Guetaria par des pêcheurs plaisanciers. Ses joues rosissaient de plaisir. Lorsque Fredo lui montra, en page quatre, qu'un porte-container avait perdu sa cargaison et lui rappela que le trou à la coque était entouré de traces de peinture orange, il fit son célèbre haussement d'épaules : "Alors, "ils" venaient du Maroc..."

JOSEPH GREC

Gloires de France

par Chaumeil

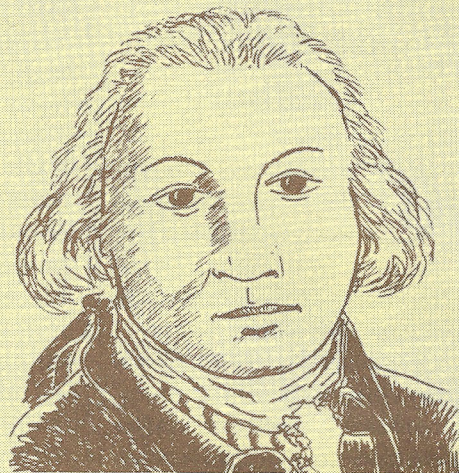
Le martyr accepté de l'abbé Filiol

Les paysans crurent l'abbé sauvé, une fois de plus... Hélas ! Car une servante indélicate, qui avait assisté à la scène, proteste et assure "sur sa tête" que le proscrit est bien là. Les autres gendarmes fouillent la grange, trouvent le malheureux et se saisissent de lui, devant les habitants du village rassemblés, consternés et furieux : il n'y a que cinq gendarmes et ils sont plus de trente ! Les paysans veulent libérer leur abbé. C'est lui qui va les calmer et les apaiser. "La France est coupable, leur lance-t-il, il faut du sang de martyr pour apaiser la colère de Dieu". Désormais tout va très vite. L'abbé Filiol est emmené à pied le même jour à Aurillac devant le Conseil général qui lui promet la vie sauve s'il consent à prêter serment. Le prêtre refuse. Il est alors renvoyé derechef au district de Mauriac et enfermé à la chapelle des Pénitents de la porte Saint-Mary, qui sert de prison. Pendant tout le trajet du retour d'Aurillac à Mauriac, fait à pied, enchaîné derrière les chevaux des gendarmes, Bayle lui propose de favoriser sa fuite. "Non, lui répète l'abbé, faites votre devoir, ma mort est décidée, je veux aller mourir".

Dans la journée du 9 mai 1793, le prêtre est jugé par un "jury militaire" selon les termes de la loi, jury composé de gendarmes de Pléaux, Mauriac et Salers. Et tout naturellement condamné à mort.

Malgré de nombreuses interventions de notables et du petit peuple, l'exécution eut lieu sur la place Saint-Jean au chevet de la basilique Notre-Dame-des-Miracles, au soir du 14 mai 1793.

Horrible complément à l'exécution : Antoine Filiol, père de l'abbé, arrêté pour complicité le 11 mai et



jeté au cachot à Salers, refuse de s'alimenter à l'annonce qu'on lui fait de la mort de son fils ; son esprit chavire ; il perd la raison et, bien que libéré quelques jours plus tard, meurt à son tour peu après.

Tout était accompli.

Voici le texte du serment que devaient prêter les ecclésiastiques selon les décisions des Assemblées constituante puis législative :

"Je jure de veiller avec soin sur les fidèles qui me sont confiés, d'être fidèle à la Nation, à la Loi et au Roi et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution décidée par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roi".

Ce serment, qui paraît sans gravité et même plutôt anodin, est, à l'examen, lourd de conséquences potentielles. En effet, il est évident que les domaines de la Foi, des Dogmes et de la Vérité révélée ne sont pas explicitement placés à l'abri de la loi. De fait, peu après, le culte de la déesse Raison, destiné à supplanter et à remplacer le culte chrétien, était officiellement et légalement instauré et encouragé.

De plus, la "Constitution civile du clergé" exigeait aussi l'élection des curés, vicaires et évêques par les "citoyens", chrétiens ou non. On voit bien que tout cela était inacceptable pour l'Eglise.



Le Voyageur errant

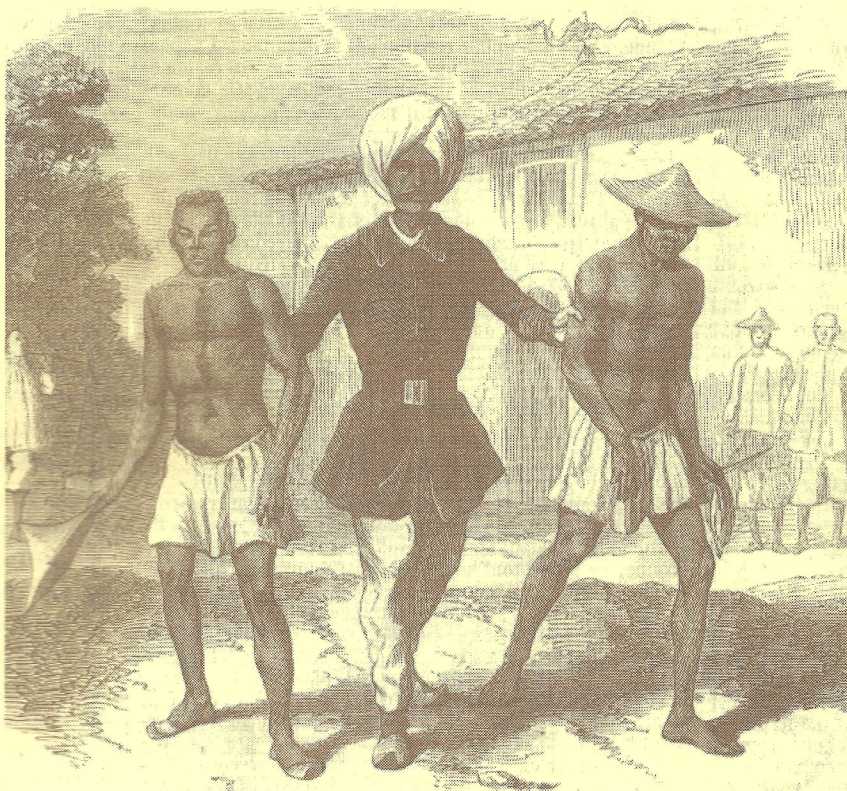
par Nicolas Bonnal

Singapour

Singapour est — une fois n'est pas coutume — conforme à l'image qu'en donnent les medias. Il faut dire que Singapour n'a qu'une seule vocation : servir de vitrine, de modèle à la fois humain, technologique et médiatique au monde de demain. La ville change d'une année sur l'autre, rasant tout ce qui pourrait faire penser au passé — ses quartiers chinois ou tamoul — sauf quand ce passé est susceptible d'être rentable pour l'industrie touristique ; ainsi l'hôtel Raffles qui est à la cité-Etat ce qu'une cathédrale est à une bourgeoisie socialiste en France : un tiroir-caisse.

C'est sur le plan humain beaucoup plus que sur le plan économique que la réussite est sans égale : la population est disciplinée et policée ; elle ne traverse pas hors des passages cloutés, "ne fait pas de politique" et ne soulève pas de vagues. Elle ne fait surtout pas, cette population composée d'une demi-douzaine d'ethnies — d'enfants, si elle n'y est pas invitée par le gouvernement local. En effet, une loi établit que seuls les gens ayant une bonne éducation et surtout des revenus confortables peuvent avoir des enfants. Les pauvres en esprit et en argent ont

accès à des appartements plus étendus — dans cette île surpeuplée — à condition de renoncer à avoir une progéniture. De cette manière, on pense améliorer la "qualité" de la population. Je songe à un article faisant état de l'effondrement démographique en Italie, là même où le Pape lance ses croisades contre l'avortement ; il est pour l'essentiel dû, cet effondrement, à la petitesse des logements rendant impossible ou difficile, en des temps où les hommes du monde libre et développé sont saturés de bruit, la naissance et l'éducation d'enfants.



Policeman indou de Singapour conduisant en prison des voleurs chinois

Je croise une charmante étudiante d'origine chinoise dans un "McDonald's". Studieuse, elle révise son cours de droit dans l'espoir de gagner beaucoup d'argent un jour, et le fait dans un "fast food". Timidement, elle m'apprend que chez ses parents elle ne dispose ni d'assez d'espace, ni d'air conditionné. Alors, comme des milliers de ses concitoyens singaporéens, elle abandonne sa famille des heures durant tous les jours pour se rendre chez "Mac". Je songe à l'Inde où les enfants travaillent et vivent avec leurs parents, tout en se rendant à

l'école, et me demande — juste pour la forme — où le progrès nous mène.

Singapour est donc une vitrine du futur. Une humanité déracinée, artificielle par nature, ne vivant que pour l'argent, dans des cités surpeuplées ; encore Singapour fonctionne-t-il comme une mécanique bien huilée. Les jeunes Chinois, Malais, Anglais et Tamouls sont en uniforme, jouent au rugby dans de confortables parcs et, du fait du décollage asiatique et du libre échange suicidaire des Occidentaux, auront un métier. Mais comment ce modèle pourra-t-il

s'appliquer ailleurs ? On en voit les conséquences de Los Angeles à Vaulx-en-Velin, du Bronx à Montfermeil. Et ce Léviathan, ce Golem incontrôlé créé par une société à qui son développement technologique a définitivement échappé, ne laisse pas d'inquiéter le Huron que je suis. Tout ce que je demande à ce monde de mer, "où d'être homme d'honneur, on ait la liberté" (Molière). Au vu de ce qui se passe sur terre, il y a des chances que le seul refuge que l'on ait à l'aube de l'an 2000 soit, comme dans le film "Brazil", celui de l'esprit.

Un jour

26 septembre
1783

Première du "Mariage"

Le soir du 26 septembre 1783, la maison des champs de M. le comte de Vaudreuil est une annexe du Théâtre français ; devant monseigneur d'Artois, le plus jeune frère de Louis XVI, et une foule de courtisans va s'y jouer "Le Mariage de Figaro", une comédie de Beaumarchais jusqu'alors interdite... Obtenir l'autorisation du spectacle n'avait point été une mince affaire. Le roi s'était montré catégorique. Après qu'un jour de 1781

Mme Campan, la première femme de chambre de la reine, lui eut lu "Le Mariage", il avait tranché : "Cela ne sera jamais joué (...). Cet homme (Beaumarchais) se (moque) de tout ce qu'il faut respecter dans le gouvernement" ; et, quoique l'œuvre eût amusé Marie-Antoinette, le Prince l'avait fait mettre à l'index.

"De belle figure ouverte, spirituelle, un peu hardie peut-être", Beaumarchais, drôle, à la fois insolent et obséquieux, plaisait à la haute aristocratie. Il utilisa la chose, s'en fut déclamer la pièce hors-la-loi de salon en salon. Très adroite manœuvre ! "Le Mariage" conquiert vite ducs et duchesses, lesquels tous, bientôt, fredonnèrent la romance de Chérubin, abominèrent le comte Almaviva, miroir de leur Ordre pourtant, raffolèrent de Rosine, de Suzanne, et, inconscients de la charge explosive qu'elles véhiculaient, gratifièrent de bravos enthousiastes les cinglantes répliques de Figaro : "Parce que vous êtes grand seigneur, vous croyez être un grand génie".

"Vous vous êtes donné la peine de naître, rien plus"... Des mois et des mois, les nobles oisons, soutenus par les philosophes, supplièrent Louis XVI de lever la mesure d'ostracisme. Inutilement. Enfin, excédé, le monarque agréa qu'à titre exceptionnel on interprêtât "Le Mariage" chez M. de Vaudreuil.

Les folles Perruques blanches et les beaux esprits creux avaient triomphé : le droit de scène permanent fut octroyé au "Mariage" le 27 avril 1784... Dans neuf ans, Figaro allait coiffer le bonnet rouge, et le comte Almaviva mourir guillotiné...

JEAN-SILVE de VENTAVON

Carnets

par
Pierre Monnier

J'apprends que Louis Guitard travaille à une biographie d'Anatole de Monzie. Bravo !... Indispensable. Ce livre devra se trouver au chevet de tous ceux qui veulent connaître la vérité des années vingt, trente et quarante. Ils devront aussi se procurer "Ci-devant", du même Anatole. Après quoi, la lecture des "Soixante Jours qui ébranlèrent l'Occident", de Jacques Benoist-Méchin, chez Robert Laffont, les débarrassera de cinquante ans de mensonge institutionnel.

Klaus Barbie sur les écrans de télévision. Moi, je veux bien. Il faut protéger la mémoire. Mais j'attends toujours une émission sur les criminels qui ont déclaré la guerre à l'Allemagne en 1939 et un hommage à leurs cent dix mille premières victimes, cette jeunesse de France qu'ils ont envoyée au massacre. Vous direz que je me répète, mais vous verrez que je n'ai pas fini.

Pour les vrais amateurs, ceux que Mac Orlan nommait les "gloutons optiques", la situation politique à Nice est un spectacle savoureux. La droite molle s'amollit de jour en jour et l'on voit se profiler tranquillement à l'horizon un costaud du Front national, Jacques Peyrat, tandis que parmi les survivants du RPR une angoissante question commence à prendre un caractère obsessionnel... Jacques Toubon viendra-t-il chercher une gamelle ?

Je trouve, dans les entretiens de Paul Guimard et Pierre Benoit, il y a une trentaine d'années, une règle de style qui me convient : « Il faut, dit Pierre Benoit, travailler, beaucoup travailler, pour donner en fin de compte, l'impression de la facilité la plus déplorable ».

On sait que le système de réservation "Socrate" a plongé dans le désarroi les usagers de la SNCF... qui ne craignent pas de protester. "Ce système est empoisonnant ! — Forcément... c'est de la cigüe..."

3ème œil

Les droits de
l'O.M.

L'interminable et lassant feuilleton footballistique aura eu deux mérites : le premier, de détourner l'opinion publique des vrais problèmes ; mais elle y est habituée et fait plus que s'en contenter ; le deuxième est de faire éliminer l'O.M. de la coupe d'Europe ; et ce, alors que tous les moyens d'information et tous les politiciens sont acquis à ce majordome ès opium-du-peuple qu'est Tapie. Comme dans l'affaire de Timisoara, de Carpentras, et dans celles liées généralement au racisme et aux heures les plus sombres de notre histoire, les médias en font trop. Se produit alors un "effet pervers" qui anéantit les espoirs légitimes placés ici dans le ballon rond et son rebond judiciaire.

Il est à noter que ce grave échec des médias, du sport et de la justice française humiliés sur la scène internationale moins encline que l'Hexagone à tolérer et promouvoir la corruption, n'aura sans doute guère d'effets sur la vie de l'O.M. On organisera des souscriptions, on fera même, qui sait ? un téléthon. Et on défendra contre vents et marées l'honneur de la France du football et, surtout, les droits de l'O.M.

Le différentiel d'appréciation entre les responsables européens et les Français — moyens ou pas — reste toutefois le principal enseignement de cette histoire : l'hébertude collective est telle en France que toutes les formes de corruption sont non plus possibles, mais célébrées ; et, alors que l'Italie célèbre ses petits juges, la France doit protéger les siens contre l'ardeur vengeresse des "putain cong" de supporters de foot. A chacun son honneur. Mais la "France" fait aujourd'hui plus que nous ennuyer : elle nous écoeure.

NICOLAS BONNAL

Lettres Martiennes

par Martiannus *

Monsieur le professeur (1), j'ai entrepris la rédaction du rapport que je vous soumettrai au sujet de l'avancement des sciences terriennes. Il me manque encore de nombreux éléments pour terminer mon travail, mais je puis déjà vous donner un bref aperçu des connaissances astronomiques des Terriens.

Disons, pour être brefs, que ces connaissances ont bien progressé depuis quelques dizaines d'années martiennes, mais demeurent assez rudimentaires. Les spécialistes tentent de combler les lacunes de leur savoir en imaginant des hypothèses plutôt cocasses et en bâtissant des théories franchement hilarantes.

Ils n'en réussissent pas moins, dans le dessein d'étudier notre planète, à y expédier ces petits vaisseaux primitifs que nos gamins s'amuse à capturer. A ce propos, vous ne pouvez vous représenter le désarroi des Terriens lorsque le dernier de ces engins, dénommé "Explorer", a disparu dans notre atmosphère. J'en riais tout seul, devinant que cet Explorer trônait déjà en bonne place dans le musée où nous exposons les babioles, brimborions et autres curiosités que les ethnologues nous rapportent des diverses planètes.

Figurez-vous que la plupart des gens d'ici ne suivent même pas leurs

astronomes dans leurs modestes progrès et en restent en matière d'astres à des croyances hors d'âge.

J'en eus la révélation le jour où une jeune femme, connue pour la légèreté de ses mœurs, me déclara : "Je suis Vierge, vous avez tout du Taureau ; notre conjonction est prometteuse, d'autant plus que je suis sous l'ascendant des Poissons". Le début de son propos m'amusa, la suite me vexa, et je pris mes jambes à mon cou quand je crus saisir une allusion au proxénétisme.



**Une personne
sur douze
connaît le
même destin ?**



Il paraît que je m'étais mépris. Partiellement. Un ami m'a expliqué que Vierge, Taureau, Poissons désignent des "signes du zodiaque". Selon l'"astrologie" (un très lointain ancêtre de l'astronomie), ces signes détermineraient le caractère et l'avenir de chaque homme. Les étoiles, points lumineux piqués par groupes sur une voûte, régiraient ainsi le monde. C'est fou, non ?

Or les astres nourrissent infiniment plus d'astrologues que d'astronomes. Un nombre insen-

sé d'officines dresse et publie des "horoscopes" ! Les Terriens se précipitent sur leurs journaux pour y apprendre au jour le jour leur avenir : amour, santé, situation.

Je ne puis m'empêcher de sourire en pensant que si je dois, selon mon horoscope, souffrir d'un coryza et d'un cor au pied, un Terrien sur douze se trouvera affligé des mêmes petites misères puisqu'il n'y a que douze signes. Théoriquement. Car, en réalité, les horoscopes de tous les journaux se contredisent gaillardement, ce qui ne gêne personne, chacun s'en tenant à sa source favorite de prédictions. Comment peut-on croire à de telles sornettes ?

Et pourtant... Pourtant je m'interroge. J'ai lu hier dans mon horoscope : "Les natifs du Taureau doivent s'attendre à une rencontre imprévue qui modifiera le programme de leurs activités". Or, à peine ai-je mis le pied dans la rue qu'une voiture m'a renversé et me voici immobilisé à l'hôpital. C'est troublant.

(1) C'est le titre qui, nous semble-t-il, correspond le mieux au martien vieuchnok (Note du traducteur).

**PCC DANIEL
RAFFARD
DE BRIENNE**

Mes bien chers frères

« Je change ! »

C'est ma deuxième visite chez Madame N. Elle est paralysée depuis une vingtaine d'années et ne sort plus. La conférence Saint-Vincent-de-Paul m'avait signalé cette dame de soixante ans, vivant seule dans un minuscule logement.

« Je suis évangéliste » avait-elle prévenu.

Aujourd'hui, je lui ai demandé :

« Vous avez été baptisée catholique : comment êtes-vous devenue évangéliste ? »

Elle me répondit : « Une sœur de la communauté est venue me voir. Elle m'a dit : "Téléphonez au

pasteur Barbac (ou Barma) ou à l'évangéliste Archange ; ils font des miracles" J'ai téléphoné. Archange m'a encouragée : "Ne désespérez pas, petite sœur :

dimanche dernier, il y a un paralytique qui est arrivé en brancard ; il est ressorti à bicyclette." Vous pensez si j'étais enthousiaste ! J'y suis allée. On m'a imposé les mains. Je marchais mieux. J'ai monté mes cinq étages normalement. Seulement, le lendemain matin, c'est que je ne pouvais plus mettre un pied par terre. J'avais perdu ma guérison ! (sic). Le kiné m'a dit que c'était de la folie, que j'aurais pu me faire sauter la rotule. »

« Alors ? » relançai-je.

« Alors, j'ai cru longtemps à la guérison possible. J'ai beaucoup espéré. Mais ça ne venait pas. Le pasteur Barbac (ou Barma) m'a dit : "La saison des miracles a passé" ».

« Mais ils ne viennent pas vous visiter ? » demandai-je hypocritement.

« Le pasteur Barbac (ou Barma) et Archange n'ont pas le temps. Ils sont trop pris. Il faut que ce soit un prêtre d'une église où je ne vais jamais qui vienne me voir ! Donc, je change ! » conclut-elle énergiquement.

Je croyais entendre Clovis à Tolbiac.

Ouf ! Et si nous n'avions pas, nous, Conférence Saint-Vincent-de-Paul, pris le temps d'aller la voir... ?

Lors de ma prochaine visite, nous parlerons Sacraments.

Abbé GUY-MARIE

Histoire de France

par Aramis

Ce n'est déjà pas drôle d'être jeune, pauvre, orphelin et handicapé. Mais si cela se passe au XVII^e siècle, la cruauté de cette époque barbare remise immédiatement les dinosaures de Spielberg au rang de poupées gonflables. Cet incroyable pari, Christian Fechner vient de le réaliser dans une superproduction authentiquement française qui fera pâlir d'envie Hollywood. Son film "Le Bâtard de Dieu" nous transporte en un temps où l'homme était beaucoup plus qu'un loup pour l'homme. Fechner, qui produisit "Les Elucubrations d'Antoine", était, il est vrai, tout désigné pour dénoncer le siècle de Lully. Son expérience partagée avec Claude Zidi et les Charlots (la série des Bidasses, c'est lui) conforte sa capacité à remettre fondamentalement en cause l'obscurantisme dans lequel La Fontaine et Molière s'épanouirent. Enfin, Fechner, à qui l'on doit le

premier grand rôle du regretté Coluche sur nos écrans ("L'Aile ou la Cuisse"), mesure par son raffinement toute la vulgarité qui entoure Madame de Sévigné, Corneille ou Racine. Son film raconte les aventures de Justinien Trouvé, un enfant abandonné, affublé d'un nez en bois. Il renoue ainsi avec Pinocchio. Heureusement le look Agassi de son héros (bandeau dans la tignasse cracra) apporte une touche moderne et civilisatrice à cet univers peuplé de bourreaux, de sorcières, de moines scrofuloux et d'aristos décatés. Un régal.

H. Plumeau et R. Jacob.



Dn s'ennuyait ferme sous l'Ancien Régime commençant. Pas de championnat de foot, ni de Tacotac, encore moins de

Minitel rose. C'est alors que la clique seigneuro-cléricale inventa les Croisades. Les règles pour participer étaient simples. On s'attachait une croix de drap rouge sur la poitrine, mais il n'y avait pas de chiffre en-dessous comme sur les dossards du cross du Figaro, car peu nombreux étaient ceux qui savaient compter. Puis on s'élançait en direction de Jérusalem en criant : "Dieu le veut !". L'organisateur de ce raid s'appelait Pierre l'Ermite, il était moine. Un chevalier le secondait : Gautier Sans Avoir, ainsi nommé parce qu'il devait posséder un sérieux découvert bancaire. Ceci aurait dû mettre la puce à l'oreille des participants. Malheureusement, et nous l'avons dit, ils étaient incapables de lire et de compter, ce qui en faisait automatiquement des pauvres, incapables de s'intégrer.

On profita ignominieusement de leur crédulité d'amateurs. Ce fut la croisade des pauvres gens. Il y avait là beaucoup de femmes et d'enfants. Comme la Terre Sainte était très loin, le voyage fut très fatigant. A chaque étape, dès l'approche d'une ville, les pauvres demandaient : "Est-ce là la ligne d'arrivée ?". "Tais-toi et marche !" répondaient les organisa-

Première croisade : pas même un succès d'estime pour les amateurs

teurs.

Les abandons furent nombreux. Les rescapés de la montagne poursuivirent cependant

jusqu'au moment où, victimes de l'absence d'entraînement, ce fut l'hécatombe. Par respect pour la dignité humaine les Sarrasins les achevèrent. Nul ne parvint au tombeau du Christ. Personne n'ayant atteint le terme de l'épreuve, les concurrents furent tous disqualifiés. La dure loi du sport avait frappé.

Si, de prime abord, une telle manifestation de masse suscitait d'emblée la sympathie, il en va tout autrement lorsque l'on en examine, avec attention, l'organisation et le règlement. A aucun moment, en effet, il n'est fait mention de barrières de sécurité ou de port du casque obligatoire. Le mystère le plus total plane sur les conditions du ravitaillement. La surveillance et le suivi médical n'apparaissent pas dans les rapports, laissant ainsi libre cours, par l'absence d'analyses d'urine, aux tentations de dopage. En creusant plus encore la question, on s'aperçoit que lesdits rapports ont eux-mêmes disparu ! De telles pratiques méritaient d'être sanctionnées par les plus hautes instances, il n'en fut rien. Car celles-ci désiraient camoufler le texte du règlement aux yeux des pauvres gens qui ne savaient pas lire (ni écrire, ni compter).